
3 1761 08002253 6

J. BERR DE TURIQUE

LE MAROQUIN

COMÉDIE EN TROIS ACTES



PARIS
LIBRAIRIE THÉATRALE
30, RUE DE GRAMMONT, 30

1904

LE MAROQUIN

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du PALAIS-ROYAL
le 20 octobre 1904.

DU MÊME AUTEUR :

Doctoresse et Couturier, comédie en 1 acte.
Première Ivresse, comédie en 1 acte.
Pieux Mensonges, comédie en 1 acte.
Le Rez-de-Chaussée, comédie en 1 acte.
L'Obstacle, comédie en 1 acte.
Le Passé de Monsieur, comédie en 1 acte.
Lettres posthumes, comédie en 1 acte.
Madame et Monsieur, recueil de comédies de salon.
Madame Agnès, comédie en 3 actes.
Crise conjugale, comédie en 3 actes.
Château historique, comédie en 3 actes
Les trois Anabaptistes, comédie en 4 actes.
Le Supplice du Silence, comédie en 2 actes.

J. BERR DE TURIQUE

LE

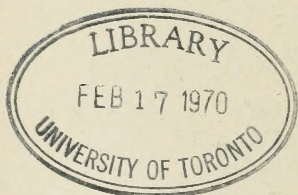
MAROQUIN

COMÉDIE EN TROIS ACTES



PARIS
LIBRAIRIE THÉATRALE
30, RUE DE GRAMMONT, 30

1904



A

MON AMI GEORGES NOBLET

PERSONNAGES

LUCIEN MARÉCHAL. . . .	MM.	RAIMOND.
BACHORELLE		CH. LAMY.
D'ÉCLANCHETTES		TRÉVILLE.
ISIDORE		HAMILTON.
CÉLESTIN		ORSY.
DESTANY.		JULLIEN.
LE SERRURIER		GARNIER.
UN PEINTRE EN BATIMENTS		CROZAN.
GERMAINE	Mmes	AIMÉE SAMUEL.
MADAME LECARDON . . .		BERTHE LEGRAND.
ESTELLE.		SUZANNE DEMAY.
MADAME BACHORELLE. .		RENÉE BUSSY.
ZÉLIE		EVELINE JANNEY.
MADAME LAPASSOIR-GROSJEAN.		CORCIADE.

La scène est à Paris, de nos jours.

Pour la mise en scène exacte et détaillée, s'adresser à M. Armand Marie, régisseur général du Théâtre du Palais-Royal.

Pour le droit de représentation, s'adresser à M. G. Pellerin, agent général de la société des auteurs et compositeurs dramatiques, 8, rue Hippolyte-Lebas, à Paris.

LE MAROQUIN

ACTE PREMIER

Un cabinet de travail très élégant. Chaises, canapés, fauteuils. Porte au fond, portes à droite au fond et à droite, premier plan. A gauche, au fond, une fenêtre ouvrant sur un balcon. Vers la droite, bien en évidence, une grande table-bureau avec livres, brochures. Près du bureau, une petite bibliothèque tournante, à gauche en scène, canapé.

SCÈNE PREMIÈRE

CÉLESTIN, D'ÉCLANCHETTES, GERMAINE.

Coups de marteau répétés.

CÉLESTIN, entrant par la droite.

En font-ils du potin, ces tapissiers, pour une pauvre petite estrade de quatre sous! Encore heureux que j'aie l'ouïe fine... sans cela je n'aurais pas entendu sonner.

Il traverse vivement la pièce et sort par le fond pour rentrer tout de suite après, avec d'Éclanchettes qu'il introduit.

D'ÉCLANCHETTES, à Célestin.

Madame Maréchal est-elle visible ?

CÉLESTIN.

Je vais voir, monsieur.

D'ÉCLANCHETTES, lui passant sa carte d'un air satisfait.

Pour moi, elle sera visible... Elle m'a donné rendez-vous.

CÉLESTIN.

Alors !

Il sort par la droite au fond avec la carte.

D'ÉCLANCHETTES, d'un air béat.

Elle m'attend ! (D'un air pénétré.) Ah ! ce que je l'aime, cette femme-là, ce que je l'aime ! Je l'ai vue hier pourtant ! Eh bien, rien que l'idée de me trouver encore aujourd'hui avec elle, ça m'affole ! (La main sur sa poitrine.) Mon cœur bat !... (Coups de marteau.) Hein ! ce qu'il bat ! Jamais il n'a battu comme ça ! (Nouveaux coups de marteau. Il écoute et se rend compte d'où vient le bruit.) Non... ce n'était pas lui... J'aime mieux ça !... Ça n'était pas normal !...

GERMAINE, entrant par la droite, premier plan.

Ah ! cher monsieur d'Éclanchettes, je vous attendais avec une impatience !...

D'ÉCLANCHETTES, joyeux et empressé.

Vrai? Une impatience? Alors dans ce petit cœur-là aussi ?... Ah ! madame ! Ah ! Germaine ! La joie qui m'étouffe !

Il se précipite à genoux.

GERMAINE, un peu rudement.

Eh bien, quoi ? Qu'est-ce qui vous prend ? Vous êtes fou?

D'ÉCLANCHETTES, se relevant et s'époussetant les genoux.

Oui. C'est vrai. Je suis fou! (D'un ton navré.) J'oublie toujours que ce que vous appréciez en moi, ce n'est pas le gentilhomme amoureux, follement amoureux, mais seulement le commissionnaire, l'agent électoral de votre mari!

GERMAINE, à part.

Ah! ce qu'il me rase! Et s'il ne m'était pas si utile en ce moment! (Haut.) Voyons, n'exagérons rien... vous savez bien que j'ai beaucoup d'amitié pour vous et que je vous sais un gré réel de mettre ainsi au service de Lucien vos relations et votre influence dans la presse et dans le Parlement .. Mais si chaque fois que vous me rendez un petit service, vous venez tout de suite en réclamer le paiement... en nature!

D'ÉCLANCHETTES.

C'est vrai... Je manque de tact.

GERMAINE.

Non... de tactique tout au plus! (Changeant de ton.) Voyons? Le résultat de vos démarches? D'abord, que vous a répondu le directeur du « Sol Natal? »

D'ÉCLANCHETTES.

Il publiera demain, en première page, un grand article sur la nécessité d'appeler M. Maréchal à faire partie de la prochaine combinaison ministérielle.

GERMAINE.

Très bien. Et dans la « Propagande Cosmopolite »? Je tiens beaucoup à ce que ces deux journaux de nuances radicalement opposées désignent à la fois mon mari pour le pouvoir. Un tel accord, par sa rareté même, doit produire un excellent effet,

D'ÉCLANCHETTES.

Entendu. La « Propagande » marchera. Tout le monde marchera. (D'un ton de reproche.) Il n'y a que vous qui ne voulez pas marcher.

GERMAINE, froissée.

Oh ! monsieur d'Éclanchettes !

D'ÉCLANCHETTES, ennuyé.

Ça y est ! Je vois ça ! Je viens encore de manquer de tactique.

GERMAINE.

Non... cette fois... c'est de tact !

D'ÉCLANCHETTES.

Vous m'en voulez?

GERMAINE, souriant.

Non... parce que vous n'êtes au fond qu'un grand enfant... un peu trop développé, par exemple ! (Changeant de ton.) Et les journaux? Vous êtes passé dans les journaux?

D'ÉCLANCHETTES, tirant triomphalement le journal de sa poche.

Oui... Et j'espère que ce petit écho que j'ai rédigé moi-même... avec mon cœur !

GERMAINE.

Voyons cet écho du cœur. (Elle prend le journal et lit.) « Jeudi prochain, en leurs salons de la rue d'Offémont, soirée musicale et dramatique chez M. Lucien Maréchal, député de la Basse-Saône, et la toute délicieuse madame Maréchal (s'interrompant de lire et à d'Éclanchettes.) Oh ! il était inutile de vous étendre sur moi !

D'ÉCLANCHETTES, fermant les yeux et comme ébloui.

Ah ! madame, ne me faites pas entrevoir des images pareilles !

GERMAINE, à part, haussant les épaules.

Est-il bête! (Reprenant le journal et continuant de lire.) « Nul doute que le Tout Paris politique et mondain ne tienne à paraître chez l'éminent orateur du Centre-Extrême, à qui l'on attribue d'ores et déjà le portefeuille des Beaux-Arts dans la prochaine combinaison ministérielle. »

D'ÉCLANCHETTES.

Ça vous plaît ainsi?

GERMAINE.

C'est mieux ça. Un bon point. (A elle-même.) Un tel écho ne peut que faire le plus grand bien à Lucien. (Rêveuse.) Ministre!...

D'ÉCLANCHETTES.

Il le sera! Il faut qu'il le soit! (A part) Dans les deux sens!

GERMAINE, radieuse.

Ah! mon ami! quand il sera ministre, quelle joie pour moi! Quelle fierté!...

D'ÉCLANCHETTES.

Alors, ce jour-là, peut-être?... Enfin!... Je pourrai espérer?

GERMAINE.

Mais oui, mon ami, espérez... Il faut toujours espérer... J'ai beaucoup d'affection pour vous, je vous assure... beaucoup... Mais la situation n'est pas commode. Mettez-vous à ma place... Je suis une honnête femme!

D'ÉCLANCHETTES.

Mais toutes les honnêtes femmes sont capables de prendre un amant!

GERMAINE, *étonnée.*

Et les autres, alors ?

D'ÉCLANCHETTES.

Ce sont celles qui en ont déjà pris.

SCÈNE II

D'ÉCLANCHETTES, GERMAINE, LUCIEN.

LUCIEN, *rentrant et apercevant d'Éclanchettes.*

Ah ! bonjour, cher ami... (*Serrement de mains. A Germaine.*) Tu as lu la petite note sur notre soirée, dans les journaux de ce matin?

GERMAINE.

Oui.

LUCIEN.

Quel est le crétin qui a rédigé ça?

D'ÉCLANCHETTES, *stupéfait.*

Mais... je... C'est moi...

LUCIEN.

Ah ! c'est... (*A part.*) Une gaffe!

D'ÉCLANCHETTES.

Si c'est comme ça qe vous me traitez, quand pour faire plaisir à votre femme...

LUCIEN.

Mon cher, je vais vous expliquer... C'est bien simple : je me doutais que c'était vous l'auteur... Si j'avais loué l'article, modeste comme vous êtes, vous en auriez décliné la paternité. Au contraire, en en disant du mal, je vous forçais à vous démasquer.

Maintenant que je sais que c'est vous, mes remerciements peuvent aller à leur adresse.

D'ÉCLANCHETTES, à Germaine.

A la bonne heure!

GERMAINE, à part.

Il ne s'en tire pas mal.

D'ÉCLANCHETTES, à Lucien.

Vrai? Ça vous a plu?

LUCIEN.

Enormément!

D'ÉCLANCHETTES, à Germaine.

Alors, je vais m'occuper de faire reproduire dans les journaux du soir...?

GERMAINE, à Lucien.

Tu veux bien?

LUCIEN.

Comment donc!

D'ÉCLANCHETTES.

En ce cas, je n'ai que le temps. Au revoir.

Il remonte vers le fond.

GERMAINE, à d'Éclanchettes.

Dans le plus de journaux possible!

D'ÉCLANCHETTES.

Bien entendu.

LUCIEN, à d'Éclanchettes.

Que je vous reconduise...

GERMAINE, à part; elle est restée sur le devant de la scène.

Pauvre garçon! Il faudra bien pourtant que je fasse quelque chose pour lui quand Lucien sera ministre. (Après réflexion.) Voyons, il accepterait peut-être les palmes?

SCÈNE III

GERMAINE, LUCIEN.

LUCIEN, *revenant à Germaine.*

Pendant que tu y es, cours donc lui dire de faire apposer des affiches! Nous pourrions même embaucher des crieurs en paletot marron et chapeau haut de forme. (*Imitant la voix des crieurs.*) Ce soir, chez M. et madame Maréchal, dans leurs salons de la rue d'Offémont!...

GERMAINE.

Tu es fâché?..

LUCIEN, *allant se planter, les bras croisés, devant sa femme.*

Non! je suis très content! Alors, c'est un nouveau genre maintenant? Et nous ne pouvons pas avoir trois chats à la maison, sans le faire crier à son de trompe dans les journaux?

GERMAINE.

D'abord ce n'est pas trois chats que nous devons avoir ce soir : c'est cent cinquante personnes.

LUCIEN.

Je suis ravi de le savoir! J'aurais dû m'en douter d'ailleurs... Et rien que la vue de cette estrade dans le grand salon... une surprise!..

GERMAINE.

Oui, j'ai cru... Il m'a semblé... pour amuser nos invités... qu'une saynète jouée par de Féraudy et mademoiselle Lara.

LUCIEN.

Ah ! tu leur as écrit ?

GERMAINE.

Et ils ont répondu. J'ai jugé qu'il importait que la Comédie-Française, chez un futur ministre des Beaux-Arts...

LUCIEN.

Admirable ! (Un temps, après quelques pas dans la pièce.) Eh bien, ma chère, je te conseille de t'y amuser à cette soirée, et même de t'y amuser pour deux... Parce que, moi, si j'y fiche seulement les pieds !...

GERMAINE.

Enfin, voyons... Expliquons-nous !... Oui ou non, veux-tu être ministre ?

LUCIEN, après un moment d'hésitation.

Eh bien ! non ! là !

GERMAINE.

Oh !

LUCIEN.

Après tout, voilà six mois que je recule, que je prends des détours, que j'hésite à avouer. Système idiot ! Mieux vaut s'expliquer une bonne fois.

GERMAINE.

Tu renonces à devenir ministre ?

LUCIEN.

Absolument.

GERMAINE.

La raison ?

LUCIEN.

La politique me dégoûte !

GERMAINE.

Alors, ton mandat de député ?

LUCIEN.

Oh! ça, je veux bien consentir à le garder. Ça sert toujours. D'abord on est inviolable... Et puis on a son parcours sur les chemins de fer. Mais député. Rien de plus! Pas ministre!

GERMAINE.

Mais tu n'as pas le droit!

LUCIEN.

Comment? Je n'ai pas le droit?

GERMAINE.

Non, tu n'as pas le droit! Tu m'avais promis d'être ministre! Tu l'avais promis à papa, à maman!

LUCIEN.

Je ne te dis pas... Mais j'ai réfléchi depuis. Décidément c'est un trop sacré métier! Mais pense donc, si j'étais ministre, à la vie que je mènerais! Plus de place dans mon existence pour les voyages, les courses chez les brocanteurs, ma grande passion! Jamais seul! Toujours flanqué d'un chef de cabinet... Chef de cabinet! Rien que ce nom-là, je ne sais pas pourquoi, moi, ça m'exaspère! On a l'air de porter avec soi son nécessaire de toilette! Et que de compromissions! de petites lâchetés! Forcé d'accorder à une foule de crétins, plus ou moins fortement pistonnés, des faveurs dont ils sont indignes!... Ah! ne dis pas non!.. J'en pistonne assez de ces gaillards-là! Ah! plus tard, je ne dis pas... quelques mois avant de prendre ma retraite... Oui, peut-être alors... dans un cabinet condamné d'avance... et encore... et encore!.. Mais pas maintenant... Oh! non, pas maintenant!..

GERMAINE.

Mais plus tard... ce sera trop tard!.. Tu auras

laissé passer l'heure... Songe à ton avenir que tu brises!..

LUCIEN.

Du tout... Il reste plein de promesses. Tant que je ne fais rien, je ne risque pas de le compromettre. Va, c'est à ma première décision que je m'attends!

GERMAINE.

Pourquoi? Si elle est bonne?

LUCIEN.

J'ai tous les imbéciles contre moi, et je suis mis tout de suite en minorité!

GERMAINE.

Tu me fais beaucoup de chagrin! (Soupir.) Quand je pense à toutes ces belles espérances d'avenir, pendant nos fiançailles!.. Tout le monde me disait : As-tu de la chance, toi, d'épouser un garçon qui sera bientôt ministre!.. Alors, que veux-tu? C'était plus fort que moi... Je ne pouvais pas songer à la corbeille sans voir dedans un portefeuille!

LUCIEN.

Le Maroquin!

GERMAINE.

Tiens! Pas plus tard qu'hier, madame Lepassoir-Grosjean...

LUCIEN.

La femme du Garde des Sceaux?

GERMAINE.

Oui. Elle me disait : « Votre mari est-il prêt? Nous ne cherchons qu'à débarquer le ministre des Beaux-Arts. »

LUCIEN.

Oh! ce pauvre ami!.. Mais je ne veux pas! C'est un homme charmant!..

GERMAINE, allant au bureau et prenant l'une après l'autre les brochures qui s'y trouvent.

« Loi des monuments historiques. » — « Législation des Théâtres. » « Réglementation des musées nationaux. » — « Catalogue des salons. » — (A Lucien.) Oui, ils sont là pourtant, sous ta main, tous les éléments de ce fameux discours que tu devais prononcer sur la réorganisation nécessaire des services des Beaux-Arts.

LUCIEN, ennuyé.

En effet, ils sont là ! Ils pourraient être ailleurs... mais ils sont là !

GERMAINE.

Et quand le moment est venu, quand le pouvoir t'appelle à lui, quand tu n'as plus qu'à te mettre à écrire et à monter à la tribune... Rien ! Monsieur déclare qu'il refuse d'être ministre ! Ah ! tiens ! c'est à désespérer !

SCÈNE IV

GERMAINE, LUCIEN, DESTANY, puis CÉLESTIN.

CÉLESTIN, annonçant.

M. Destany.

LUCIEN, vivement à Célestin.

Faites entrer.

Célestin sort.

GERMAINE, à Lucien.

Si c'était un de tes électeurs, tu ferais sûrement répondre que tu es sorti... Mais dès qu'il s'agit de

parler d'anciennes médailles ou de vieux pots... avec un ami!...

DESTANY, entrant, à Lucien.

Bonjour, vieux. (A Germaine.) Chère madame...

GERMAINE, un peu sèchement.

Monsieur...

LUCIEN, à Destany qui semble un peu étonné de l'accueil fait.

Ne fais pas attention, ma femme te boude.

DESTANY.

Moi?

LUCIEN, riant.

Oui... Elle t'en veut de venir m'arracher à la politique!

DESTANY, à Germaine.

Oh! pas pour longtemps, chère madame... un petit quart d'heure tout au plus... le temps d'aller chez le père Mathias qui a en magasin une série de médailles du quinzième, de vraies merveilles!..

CÉLESTIN, entrant et apportant à Germaine deux cartes sur un plateau.

Madame reçoit-elle?

GERMAINE, elle a lu les cartes qu'elle a laissées sur le plateau et à Lucien.

Ah! ma tante Bachorelle et son mari!

LUCIEN, à Célestin, vivement.

Vous avez dit que j'étais là?

CÉLESTIN.

Non, monsieur. M. et Mme Bachorelle n'ont demandé que madame.

LUCIEN.

Bien... Faites-les entrer dans le petit salon et dites-leur que madame sera à eux dans deux minutes.

CÉLESTIN.

Bien, monsieur.

LUCIEN, à Destany.

La veuve du grand compositeur et son second mari. On va se raser ferme à parler du glorieux défunt? (Prenant une des cartes sur le plateau au moment où Célestin va sortir et la montrant à Destany.) Tiens! regarde cette carte... Tout un poème...

Célestin sort.

DESTANY, lisant.

« Madame Albert Bachorelle, veuve d'Adolphe Ramponas. » (A Lucien.) C'est drôle!

LUCIEN, à Destany.

Filons!

DESTANY, à Germaine.

Je jure de vous le renvoyer dans un quart d'heure!

Il remonte.

LUCIEN, faussse sortie.

On embrasse tout de même son petit mari?

GERMAINE.

Il faut bien! Si je n'avais pas ça, qu'est-ce qui me resterait?

LUCIEN, la réembrassant.

Ne te plains pas, tu sais! Jamais un ministre ne pourrait te soigner comme ça un baiser! Trop d'affaires à embrasser en même temps! A tout à l'heure!

Il sort par la droite au fond avec Destany.

SCÈNE V

GERMAINE, puis MONSIEUR et MADAME BACHORELLE.

GERMAINE, après avoir sonné.

Et tout ça parce que je n'ai pas d'influence sur lui!... (A Célestin.) Faites entrer M. et madame Bachorelle. (Seule de nouveau.) Ah! si je connaissais un moyen! Et dire qu'il ne se doute même pas qu'il me rend malheureuse!

Pleurs. Elle s'essuie les yeux avec son mouchoir qu'elle remet vivement dans sa poche à l'arrivée de M. et madame Bachorelle.

BACHORELLE, entrant, à Germaine.

Bonjour, ma chère nièce.

GERMAINE, à Bachorelle lui serrant la main.

Comme c'est aimable à vous d'avoir accompagné ma tante!

BACHORELLE.

Mais c'était bien le moins.

Il éternue d'une manière formidable.

GERMAINE, dans un sursaut.

Hein!

MADAME BACHORELLE, à Germaine.

Ne t'effraye pas... C'est constant chez lui.

BACHORELLE.

Parce que nous couchons toujours la fenêtre ouverte.

MADAME BACHORELLE.

Oui, ton pauvre oncle Adolphe avait toujours besoin de beaucoup d'air.

BACHORELLE, d'un air niais.

Naturellement... un si grand musicien!

GERMAINE.

Oh! charmant!

BACHORELLE.

Alors, pour ne pas changer les anciennes habitudes de votre tante... (Il éternue de nouveau formidablement.) mais je suis en train de m'y faire.

GERMAINE, souriant.

Moi aussi.

MADAME BACHORELLE, à Germaine.

Et toi, ma mignonne, comment vas tu?

GERMAINE.

Mais très bien.

MADAME BACHORELLE, regardant la figure de Germaine.

Mais qu'est-ce que tu as? Ces yeux rouges?

GERMAINE, vivement.

Ce n'est rien... Une poussière... J'ai eu tort de frotter... mais c'est parti...

MADAME BACHORELLE.

Oh! tant mieux! car rien n'est gênant comme ces petits bobos-là, quand ça dure! Ainsi, moi, la même chose m'est arrivée le soir de mon mariage... au moment de franchir le seuil de la chambre nuptiale. Ton oncle n'a pu me l'enlever que le lendemain.

BACHORELLE.

Mais, ma bonne, je ne me rappelle pas, ce soir-là,

t'avoir rien enlevé du tout. Tu dois confondre avec Adolphe.

MADAME BACHORELLE.

Naturellement. Tu pourrais difficilement te le rappeler, puisque tu n'y étais pas. Je n'ai pas dit : mon second mariage, j'ai dit : mon mariage. Et quand je dis : mon mariage...

BACHORELLE, baissant la tête.

C'est juste... Je n'en suis pas.

GERMAINE.

Voyons, ma tante, pourquoi toujours rappeler mon oncle Adolphe devant mon oncle Albert?...

BACHORELLE.

Mais elle a raison! Jugez donc! L'homme qui m'a donné ma première leçon de fugue et de contrepoint! Mon compagnon le plus intime et dont j'étais l'élève préféré! Mais si ce n'était pas elle qui en parlait, ce serait moi! (Emu.) Ah! pauvre cher maître, va! Jamais je ne te pleurerai assez!...

MADAME BACHORELLE.

Moi non plus!

BACHORELLE.

Si vous saviez quelle nature c'était!

MADAME BACHORELLE.

Quelle richesse!

BACHORELLE, à sa femme.

Comme il nous a manqué! Comme il nous manque encore!

MADAME BACHORELLE.

Il nous manquera toujours!

BACHORELLE, à Germaine.

Mais notre seul bonheur, c'est d'évoquer son sou-

venir. C'est pour cela, d'ailleurs, que nous nous sommes mariés. — Ainsi, tenez... quand votre tante est devenue veuve, j'allais la voir tous les jours...

MADAME BACHORELLE.

Pour parler de lui.

BACHORELLE.

Mais nous étions en hiver. Les jours étaient courts.

MADAME BACHORELLE.

Nous ne pouvions pas en parler assez!

BACHORELLE.

Alors, nous avons eu besoin des nuits.

GERMAINE.

Ah! vous en parlez encore... après le couvre-feu?

BACHORELLE.

Et sous le couvre-pied. Son buste est là, devant nous, en face de notre lit. Et, parfois, il me semble que sa bonne grosse figure farceuse se met à sourire et qu'il me dit: « Albert, je suis content de toi! »

MADAME BACHORELLE, serrant les mains de Bachorelle.

Oui... sois sûr qu'il est content de toi, si, de là-haut, comme je l'espère, il peut voir de quelle tendresse tu m'entoures!

On entend dans la rue un orgue de barbarie.

BACHORELLE, à sa femme.

Tu reconnais?

MADAME BACHORELLE.

Mais on dirait...

BACHORELLE.

Parbleu!... un des morceaux d'Adolphe. « La valse des Choux de Bruxelles. »

MADAME BACHORELLE.

Oui... ça me revient maintenant.

Elle fredonne en même temps que son mari.

BACHORELLE, il court à la fenêtre, l'ouvre toute grande et battant la mesure tout en parlant.

Eh! l'ami! plus doucement! C'est une valse lente! Là, là, là, là... Bon! c'est mieux ça! (Jetant au dehors une pièce de monnaie.) Tenez, voilà pour vous! (Revenant à sa femme, après avoir refermé la fenêtre.) Est-ce assez entraînant cet air-là!

MADAME BACHORELLE.

Quel talent!

BACHORELLE.

Plus que du talent! Du génie même! Ah! Aglaé! Quelle perte!

MADAME BACHORELLE, émue, serrant la main de son mari.

Pour nous deux, mon ami, pour nous deux!

GERMAINE, à part.

Ils sont typiques!

MADAME BACHORELLE, à Germaine.

Mais nous ne t'avons pas encore dit le motif de notre visite.

BACHORELLE.

Oui... nous venions vous apporter nos félicitations.

GERMAINE, sans comprendre.

De quoi?

MADAME BACHORELLE.

Mais de la nomination imminente de ton mari au ministère. Les journaux de ce matin...

GERMAINE, agacée.

Ah! oui... Ah! oui... Oh! ça ne vaut pas la peine, je t'assure!

MADAME BACHORELLE.

Et nous venions également te demander, puisque tu donnes lundi une grande soirée dramatique ét musicale, s'il te serait agréable qu'Albert fît partie du programme...

GERMAINE.

Mais comment donc!

MADAME BACHORELLE.

Albert... avec Adolphe, s'entend... Mon second jouant la musique de mon premier.

GERMAINE, à part.

Une charade!... (Haut.) Mes invités seront charmés...

ISIDORE, à la cantonade.

Mais si... Madame est chez elle... Je l'entends causer... Ce n'est pas la peine de m'annoncer.

MADAME BACHORELLE.

Ah! mais c'est ton cousin Isidore!

SCÈNE VI

Les Mêmes, ISIDORE.

ISIDORE, entrant. — Il a l'air ahuri. — A M. et madame Bachorelle.

Ah! tiens! vous êtes là, vous!... Bonjour, mon oncle, bonjour, ma tante. (A Germaine.) Ah! comme je suis content de te trouver chez toi!

GERMAINE.

Qu'est-ce qui se passe donc, mon pauvre cousin?... Cet air ému... essoufflé...

ISIDORE.

Ce n'est pas l'essoufflement... C'est la joie... l'espoir... (Tirant le journal de sa poche et le lui montrant.) Au moins, dis-moi que c'est vrai ça !

GERMAINE.

Quoi ! Qu'est-ce qui est vrai ?

ISIDORE.

Que ton mari va être ministre !

GERMAINE, à part.

Ah ! ça devient une véritable scie !.. (Haut, agacée.) Mais je n'en sais rien, mon ami... Je ne crois pas... tout au moins dans un avenir aussi proche.

ISIDORE, avec colère, faisant une boule du journal.

Un canard ! Ce n'était donc qu'un vulgaire canard ! (S'effondrant sur une chaise.) Tout est perdu !

GERMAINE.

Je ne comprends pas.

BACHORELLE, allant à Isidore et lui tapant dans les mains.

Voyons ! Voyons ! Remettez-vous !

ISIDORE, à Germaine.

Eh bien, tu peux dire à ton mari que s'il n'est pas ministre des Beaux-Arts dans la prochaine combinaison, il aura ma mort sur la conscience !

GERMAINE.

Je lui dirai... Mais je doute fort, dans les dispositions d'esprit où il se trouve...

MADAME BACHORELLE.

Voyons !.. Explique-nous au moins quel rapport...

ISIDORE.

Il est bien simple, le rapport : celle que j'aime m'a flanqué à la porte...

GERMAINE.

Parce que mon mari n'est pas ministre?

ISIDORE.

Parfaitement!

BACHORELLE, bas à madame Bachorelle.

Pauvre garçon ! Il déménage.

GERMAINE.

Jusqu'ici pourtant, je ne me croyais pas trop bête, mais j'avoue...

ISIDORE.

Eh bien, voilà. Depuis près d'un an, je suis amoureux fou de la petite Estelle Lecardon.

GERMAINE.

Qui ça, la petite Lecardon?

BACHORELLE, un peu vite.

Une jeune actrice qui a joué des bouts de rôles au Gymnase et au Vaudeville.

MADAME BACHORELLE, vivement à son mari.

Tu la connais?

BACHORELLE.

Non... mais j'en ai autrefois entendu parler... par Adolphe.

MADAME BACHORELLE, soupçonneuse.

Hein? Est ce que?

BACHORELLE, *protestant.*

Oh ! que vas-tu penser là ? Ma chérie ! Adolphe ! Te tromper !

MADAME BACHORELLE, *avec une hautaine sécurité.*

D'ailleurs... Tu me le dirais que...

BACHORELLE, *au public, philosophe.*

Voilà... elle ne me croirait pas...

ISIDORE, *à Germaine.*

Mais, maintenant, Estelle a tourné ses vues du côté de la Comédie-Française... Un engagement de Claretie, c'est là son rêve...

GERMAINE.

Alors ?

ISIDORE.

Tu ne vois donc pas la suite ? Qu'est-ce qui peut avoir de l'influence sur le directeur de la Comédie-Française, si ce n'est le ministre des Beaux-Arts ? Et, comme moi, je me trouvais être le cousin par alliance du ministre des Beaux-Arts de demain...

BACHORELLE.

Je comprends...

ISIDORE.

Et voilà pourquoi on me recevait... on me cajolait... on me faisait espérer, enfin, une fois cet engagement signé, la récompense honnête tant désirée... Mais hier. . (*Il tire son mouchoir et se met à pleurer.*) Ah ! quand j'y pense !... C'est épouvantable !...

GERMAINE.

Va donc !

ISIDORE, *tout en pleurant.*

Oui, hier, quand je me suis présenté chez Estelle...

congé en règle!... Elle m'a signifié — ce sont ses propres paroles — que je la compromettais, qu'elle m'avait assez vu, et qu'elle me priait de ne plus revenir... Ah ! ce coup que ça m'a donné!...

BACHORELLE.

Et à quoi attribuez-vous ce revirement?

ISIDORE.

A quoi ? A ce qu'Estelle cessait d'avoir confiance en l'avenir de Lucien, parbleu!... Elle se disait qu'il était brûlé, qu'il ne serait jamais ministre ! Et alors, elle estimait que je ne pouvais plus lui être bon à rien! Aussi, jugez de ma joie tout à l'heure, en lisant cet écho. J'allais pouvoir rentrer en grâce! Et rien de vrai dans tout ça!... Ah! je suis bien malheureux !

BACHORELLE.

Voyons! du courage!... Tâche d'aimer une autre femme moins ambitieuse...

ISIDORE.

Je sais bien... ça vaudrait mieux... Mais qu'est-ce que vous voulez? Je ne pourrai jamais, je le sens!.. Je suis attaché pour la vie à cette femme-là... C'est un collage blanc!

BACHORELLE.

Pauvre diable!

ISIDORE.

Enfin!... Je vais tout de même retourner chez Estelle, la supplier de me recevoir. Elle doit certainement croire qu'il y a du vrai dans cet article .. Je ne la détromperai pas... au contraire... Ça durera ce que ça durera!...

MADAME BACHORELLE.

C'est ça... sers-toi de ce canard!...

BACHORELLE, *à part.*

Comme lapin !

ISIDORE.

Ah ! je suis bien malheureux, bien malheureux !...

MADAME BACHORELLE, *à son mari.*

Accompagne-le chez lui. Tâche de le remonter.

GERMAINE, *à Bachorelle.*

En tout cas... commencez par le faire descendre.

Bachorelle sort avec Isidore qui ressemble à une loque, en s'efforçant de le soutenir.

SCÈNE VII

MADAME BACHORELLE, GERMAINE.

MADAME BACHORELLE.

Alors, tu supposes vraiment que ton mari n'a aucune chance de faire partie de la nouvelle combinaison ?

GERMAINE, *d'un air navré.*

Il n'a aucune chance !

MADAME BACHORELLE.

Pourquoi ?

GERMAINE, *avec amertume.*

Parce que la politique le dégoûte... et il préfère se consacrer à mon bonheur.

MADAME BACHORELLE.

C'est la vraie raison, ça ?

GERMAINE.

C'est celle qu'il me donne ! Mais la vérité, c'est qu'il est paresseux.

MADAME BACHORELLE.

Comme mon premier mari.

GERMAINE.

Comment? Mon oncle Adolphe aussi? Mais alors, comment expliquer cette production acharnée?... Huit opéras comiques, douze symphonies... et toutes ces valses... ces mélodies ?...

MADAME BACHORELLE.

Parce que je l'ai amené à travailler. Ah ! mais ça n'a pas été facile ! Rien ne réussissait d'abord. J'avais beau faire appel à la coquetterie, m'approcher, le regarder d'une certaine façon...

GERMAINE.

Très mauvais ! On est roulée tout de suite !

MADAME BACHORELLE.

Naturellement !... une jeune mariée... J'ai également essayé de l'attendrir... J'ai pleuré...

GERMAINE.

Moi aussi. Par malheur, il me console trop vite.

MADAME BACHORELLE.

Alors, autre moyen : la scène de ménage dans toute son horreur... « Ah ! tu ne veux rien faire?.. » Cris... Trépignements... Et je tirais la nappe à moi avec tout ce qu'il y avait dessus... Non... Ces dégâts que ça produisait... sans parler du bruit !... « Ah ! tu refuses de travailler ?... Tiens !... Paff ! » Et la plus belle coupe de Sèvres s'écrasait en miettes...

GERMAINE.

Eh bien ? ce moyen ?

MADAME BACHORELLE.

Excellent!... L'horreur du bruit... le besoin de calme... Après chaque exécution, Adolphe retrouvait le feu sacré du travail pour toute une semaine. Mais ce système, tu comprends, avait un grave inconvénient...

GERMAINE.

Sauf pour ton marchand de porcelaine.

MADAME BACHORELLE.

Il me fallait donc chercher autre chose pour amener ton oncle — c'est bien le mot — à composition.

GERMAINE.

Et tu as trouvé?

MADAME BACHORELLE.

Oui... Adolphe, te l'ai-je dit?... était très amoureux de moi.

GERMAINE, *naïvement.*

Ah!

MADAME BACHORELLE, *satisfaite d'elle-même.*

Oui... tu ne peux pas te rendre compte de ce que j'étais à vingt-cinq ans. Alors, dame, le grand jeu!.. « Ah! C'est comme ça, mon gaillard!... Eh bien, attends un peu!... Voici ta chambre... voici la mienne... et entre nous deux, le verrou!... » « Fais ta musique d'abord, si tu tiens à me chanter... ta romance. »

GERMAINE.

Et le résultat, cette fois?

MADAME BACHORELLE.

Souverain!

GERMAINE, *après réflexion.*

Alors, tu crois vraiment... qu'en cassant tout?

MADAME BACHORELLE, *souriant.*

Ah ! tu préfères adopter ce moyen-là ?

GERMAINE.

Dame !... Il sera toujours temps pour l'autre.

MADAME BACHORELLE.

Evidemment. A tantôt. Je reviendrai sur la fin de la journée voir si tu as commencé la campagne.

Elle sort.

SCÈNE VIII

GERMAINE, puis LUCIEN.

GERMAINE, *seule.*

Casser tout ?... Je veux bien, moi, si ça doit servir à quelque chose... Y a-t-il seulement ici un objet à démolir ? Ah ! oui, dans la salle à manger... (*Elle sonne, à Célestin qui entre.*) Dans la salle à manger, il y a un vase avec des fleurs dedans. Apportez-le ici. Ça fera très bien sur le bureau de monsieur. (*Célestin sort. — Au public.*) Et puis, je l'ai toujours trouvé horrible, ce vase-là...

LUCIEN, *il entre, un paquet sous le bras.*

J'ai rencontré ta tante en bas. Il paraît qu'elle est restée longtemps.

GERMAINE.

Oui.

LUCIEN.

Toi qui avais des visites à faire aujourd'hui !

GERMAINE.

Je les ferai tout à l'heure.

LUCIEN, voyant que Célestin entre et dépose un vase sur le bureau.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

Célestin sort.

GERMAINE.

Des fleurs, tu vois bien... Je sais que tu les aimes... Alors j'ai pensé à en mettre sur ton bureau pendant que tu vas travailler... Car tu comptes travailler, n'est-ce pas ?

LUCIEN, évasivement.

Bien sûr... bien sûr... (Détournant.) Ah ! tiens ! regarde donc, ma chérie... chez le père Mathias... une trouvaille !

Il s'apprête à défaire son paquet.

GERMAINE, à part.

Allons ! c'est ma tante qui a raison... Les grands moyens !...

LUCIEN.

Eh bien, tu ne me regardes pas ?

GERMAINE, sèchement.

Mais non... mais non... laisse ça tranquille.

LUCIEN, étonné.

Enfin, tu ne vas pas m'empêcher... Si ça m'amuse de te montrer ces vieilles monnaies...

GERMAINE.

Fais d'abord ton discours... Je regarderai ça ensuite avec beaucoup plus de plaisir.

LUCIEN, après un temps.

Remarques-tu, ma chérie, le ton que tu emploies ?

GERMAINE.

Il te déplaît ?

LUCIEN.

Beaucoup!

GERMAINE.

Alors, arrange-toi pour que j'en prenne une autre qui te convienne. Tu connais le moyen ?

LUCIEN.

Alors, c'est toujours la même histoire... Ministre!

GERMAINE.

Oh! nous n'allons pas recommencer!

LUCIEN, **surpris, après un temps.**

Ah! c'est par l'intimidation que tu procèdes maintenant ?

GERMAINE.

J'essaie, tu vois.

LUCIEN.

Eh bien, ma chère, tu vas pouvoir tout de suite juger du résultat ! En rentrant, j'avais effectivement l'intention bien arrêtée de me mettre au travail.

GERMAINE, **ironique.**

Vraiment ?

LUCIEN.

Mais, maintenant, c'est décidé... Je renonce à ce projet.

GERMAINE.

Comme ça se trouve !

LUCIEN.

Et puis, si tu continues à prendre ces petits airs qui m'agacent... ce ne sera pas long, tu sais !...

Il prend une des brochures qui se trouvent sur le bureau et fait mine de la déchirer.

GERMAINE.

Mais va donc!... Va donc!

LUCIEN.

Oh!

Il essaie encore de se contenir.

GERMAINE.

A ta place, j'aurais le courage de mon opinion, moi! Pour ce que tu en fais, de tous ces bouquins! (Elle est allée au bureau et prend une brochure.) « Traité de l'administration des Beaux-Arts. » (Elle la lui tend.) Tiens! qu'est-ce qui t'empêche de déchirer?..

LUCIEN.

Tu m'ennuies!

GERMAINE.

Au moins, en voilà un avec lequel je ne t'embêterai plus... Tiens!

Elle le déchire

LUCIEN.

Toi, je...

GERMAINE, même jeu.

« Loi sur les monuments historiques. » (Elle déchire également la brochure.) Encore un!... Allons, remercie-moi! Ne suis-je pas, vraiment, dans mon rôle de femme prévenante et attentionnée!... J'éloigne de mon mari tous les importuns.

LUCIEN, hors de lui.

Germaine... Je te préviens!... Si tu...

GERMAINE.

Attends! attends!

Elle sonne Célestin et fait fébrilement une pile des autres bouquins qui se trouvent sur la table.

LUCIEN.

Elle est folle !

GERMAINE, à Célestin qui entre.

Tenez, vous donnerez ça demain au chiffonnier. Monsieur n'en a plus besoin...

CÉLESTIN, emportant la pile de livres.

Bien, madame.

Il sort.

LUCIEN, allant à Germaine.

Toi, tu sais !... Je... (Comme fou.) Ah ! je le sens, il faut que je casse quelque chose !

GERMAINE.

Moi aussi ! (D'un geste brusque elle renverse le vase qui tombe à terre et se brise, inondant d'eau Lucien.) Et maintenant, je sors ! (A part.) Voyons si ça fera de l'effet.

SCÈNE IX

LUCIEN, puis CÉLESTIN.

LUCIEN, courant après Germaine.

Madame !... Je vous... (La porte se referme sur son nez. Il redescend en scène.) Non ! Mieux vaut rester ici... Je me connais... Je ferais un malheur !... (Un temps.) Oh ! mais... Je suis trempé, moi ! (Il sonne.) A-t-on jamais vu !... mais qu'est-ce qui lui a pris ? (A Célestin qui entre.) Tenez ! Mad... je... J'ai fait une maladresse... Un chiffon... vite !...

CÉLESTIN.

Oui, monsieur...

Il dénoue son tablier, le ramasse en chiffon et essuie par terre.

CÉLESTIN.

Ce n'est pas de chance tout de même... Un si beau vase!.. Comment monsieur a-t-il fait son compte?

LUCIEN.

Je ne m'explique pas...

CÉLESTIN, *il a ramassé les morceaux du vase et retourne essuyer le bureau.*

Le buvard de Monsieur est aussi tout mouillé... Monsieur n'avait pas l'intention de se mettre à travailler, peut-être ?

LUCIEN.

Non... Laissez sécher.

CÉLESTIN, *fausse sortie.*

Ah ! j'oubliais de donner à Monsieur...

Il lui tend une carte.

LUCIEN, *prenant la carte et lisant.*

« Madame Lecardon et mademoiselle Estelle Le» cardon »... (*A Célestin.*) Qu'est-ce qu'elles veulent, ces personnes ?

CÉLESTIN.

Je ne sais pas... Elles demandent à voir monsieur, voilà tout... Et comme c'est aujourd'hui lundi, jour où monsieur reçoit les solliciteurs...

LUCIEN.

Dites que je n'y suis pas. Je n'y suis pour personne aujourd'hui.

CÉLESTIN.

C'est que j'ai dit que monsieur y était... Comme monsieur ne m'avait pas donné d'ordres contraires... Alors, cette dame verra le truc, pour sûr!

LUCIEN.

Eh bien? Après?

CÉLESTIN, sur un ton de doux reproche.

Eh bien, après... monsieur aura fait deux mécontentes, qui s'ajouteront à tous les mécontents que monsieur fait depuis quelque temps.

LUCIEN.

Vraiment, monsieur Célestin!

CÉLESTIN.

Ah! les actions de monsieur baissent dans son arrondissement!... J'ai très peur, moi, pour les prochaines élections!

LUCIEN.

Eh bien ? Quand bien même je ne serais plus député?... Beau malheur! Vos gages vous seront payés tout de même!

CÉLESTIN.

Oh!... Monsieur... plus député!... Mais si monsieur n'est plus député, monsieur ne pourra plus être ministre!

LUCIEN, à part.

Lui aussi!

CÉLESTIN.

Oh! voir monsieur ministre!... servir une Excellence!... Oh! monsieur!... Ce jour-là!...

LUCIEN, suffoquant.

Vous, je vous défends...

CÉLESTIN, vivement.

Oui... monsieur... oui... je fais entrer tout de suite!

Il sort par le fond en courant.

LUCIEN, au public.

Comment! Il fait entrer, l'animal! (Regardant son costume et ses mains.) Oh! mais je suis tout mouillé encore, moi!... Qu'au moins je change de vêtement!

Il sort à droite au fond.

SCÈNE X

MADAME LECARDON, ESTELLE, puis LUCIEN.

MADAME LECARDON.

Tiens! personne!... (A Estelle.) Attention, fillette! C'est le moment de jouer serré!

ESTELLE.

Oui, maman... (Un temps.) Dis donc, j'ai peur. Si Isidore était là!

MADAME LECARDON.

Eh bien! quoi? On lui dirait la vérité : « Mon cher... voilà trop longtemps que vous nous bernez. Et nous avons décidément préféré nous adresser au Bon Dieu qu'à ses Saints. » — De toutes façons il vaut mieux que M. Maréchal ait eu l'occasion de s'intéresser à toi avant d'être ministre... Mais tâche, corbleu, qu'il s'y intéresse!

ESTELLE.

Oui, maman.

MADAME LECARDON.

Viens ici. (Elle la hume.) C'est du Ylang-Ylang que tu t'es mis?

ESTELLE.

Oui, avec un soupçon d'héliotrope.

MADAME LECARDON, la humant de nouveau.

Pas mal. Dégage ton cou. (Estelle obéit.) Encore un peu, pour mettre à jour le collier de Vénus. Bien. (La porte s'ouvre.) Attention ! Au port d'armes !... (A Lucien qui entre.) Je suis votre servante, monsieur le député.

LUCIEN, allant prendre place à son bureau.

Donnez-vous la peine de vous asseoir, madame... (A Estelle.) Et vous aussi, mademoiselle... (s'asseyant et à lui-même.) Etre obligé de recevoir les solliciteurs dans l'état d'esprit où je me trouve! (A madame Lecardon.) De quoi s'agit-il, madame ? Une apostille? Une recommandation ?

MADAME LECARDON.

Mieux que cela, monsieur le député : une faveur ! (A Estelle.) N'aie pas peur, mon enfant. (A Lucien.) Veuillez l'excuser. Elle se trouble si facilement... et rien que l'idée de se trouver en présence d'un personnage aussi considérable...

LUCIEN.

Je me permettrai de vous demander de faire vite, madame. Je suis un peu pressé justement...

MADAME LECARDON.

Rassurez-vous, monsieur le député. Nous n'abuserons pas de votre temps précieux... En deux mots, voici : telle que vous me voyez, monsieur le député, je suis veuve.

LUCIEN, s'inclinant.

Toutes mes condoléances.

MADAME LECARDON.

Ah! monsieur... mettez-vous à ma place!..

LUCIEN, qui se secoue les mains qu'il vient de mouiller en les posant sur son bureau.

Avec plaisir... On est trempé ici... (Voyant le regard surpris de madame Lecardon.) Ah! parfaitement, c'était au figuré... Continuez, je vous prie.

MADAME LECARDON.

Veuve à trente ans, sans fortune, avec un enfant de douze ans sur les bras... Ah! monsieur... Quelle charge!...

LUCIEN, à part.

Oh! mais... Ça ne se passera pas comme ça avec Germaine... Et il faudra que j'aie ma revanche!

Mouvement de colère.

MADAME LECARDON.

Ne vous impatientez pas, monsieur le député. J'arrive au fait... et sans vouloir m'étendre trop longuement sur quinze ans de misère...

LUCIEN, à madame Lecardon.

Vous avez raison... Plus vite c'est passé... Mais à quoi puis-je vous être bon?

MADAME LECARDON, à Estelle.

Voyons... réponds, ma chérie. Puisque monsieur le député veut bien te demander... (Estelle baisse les yeux sans répondre. — A Lucien.) Elle n'ose pas... Vous lui imposez... (Elle prend la main d'Estelle.) Pauvre chatte!... La voici qui tremble... Tenez... Tâtez, monsieur le député.

LUCIEN.

Je m'en rapporte à vous, madame. Mais veuillez alors me dire vous-même...

MADAME LECARDON.

Eh bien! voilà... La vie a de ces surprises. Nous avons notre brevet supérieur pourtant. Nous savons même le piano et le dessin. Enfin nous avons tout ce qu'il faut pour faire une institutrice accomplie... Mais la vocation a surgi... La vocation irrésistible... et nous voudrions entrer au théâtre.

LUCIEN.

Et c'est à moi que?.. Mais je n'ai aucune action...

MADAME LECARDON.

Oh! monsieur le député... Pas d'action sur les théâtres subventionnés? Vous? Le ministre des Beaux-Arts de demain?

LUCIEN, étonné.

De demain?

MADAME LECARDON.

C'est annoncé dans les journaux.

Elle va pour sortir le journal de sa poche.

LUCIEN, l'arrêtant.

Ah!... oui... je sais!... Mais rien de vrai là-dedans, je vous assure...

MADAME LECARDON.

Vous ne voulez pas avoir l'air... mais... (A Estelle, la poussant vers Lucien.) Va, ma chérie, va, insiste!

ESTELLE.

Je vous en prie, monsieur le député! Je serais si heureuse d'entrer dans la grande Maison!...

LUCIEN, à part.

Elle est gentille... (Un temps.) Eh bien soit. Je consens... (A part.) Qu'est-ce que je risque?... Une simple lettre de recommandation...

ESTELLE, *sautant.*

Oh! monsieur... Comme vous êtes bon!...

MADAME LECARDON, *à Lucien, montrant Estelle.*

Voyez cette joie!... chère petite! (*A Estelle.*) Oui, ma mignonne. Je lis dans tes yeux ce que tu désires... Va... va sans crainte... Je suis sûre qu'il permettra... (*A Lucien.*) N'est-ce pas que vous voulez bien qu'elle vous embrasse?...

LUCIEN, *stupéfait.*

Mais... je...

ESTELLE, *lui sautant au cou.*

Ah! monsieur! Quelle reconnaissance!

LUCIEN, *estomaqué.*

Mais... ce serait presque plutôt à moi...

MADAME LECARDON.

Vous ne lui en voulez pas de sa hardiesse?

LUCIEN.

Mais non... mais non... au contraire!.. (*A part.*) Un parfum délicieux, cette petite!...

MADAME LECARDON, *à Estelle, bas.*

Ça mord!

LUCIEN, *il va s'asseoir à son bureau.*

Alors... C'est entendu... la lettre à Claretie... Voyons... Voyons... qu'est-ce que vous voulez que je mette?

ESTELLE, *avec un sourire.*

Ne mettez que ce que vous pensez.

LUCIEN, *écrivant et lisant tout haut ce qu'il écrit.*

« Mon cher administrateur général, — Permettez-moi de vous recommander une jeune fille charmante, qui m'assure être douée de... des... des qualités de

diction les plus rares... (Il continue à écrire. Estelle, sur un signe de sa mère s'est approchée et s'est mise à lire par dessus l'épaule de Lucien. Il s'arrête, se retourne et la regarde, un peu troublé.) Ça va-t-il comme cela ?

Il avance le papier.

ESTELLE, lisant par dessus son épaule, sans enthousiasme.

Mais certainement, monsieur le député, ça ne peut être que très bien.

LUCIEN.

Oui... je vois ça... vous voudriez quelque chose de plus personnel ?

ESTELLE, riant.

Si c'était possible... Un intérêt encore plus marqué.

LUCIEN.

Bien... bien... (Il déchire la lettre, prend une autre feuille et recommence à écrire, lisant à mesure qu'il écrit. Estelle s'est rapprochée insensiblement par un mouvement tournant. Tout à l'heure sa joue frôlera celle de Lucien.) « Mon cher administrateur. Je porte un intérêt tout particulier à mademoiselle Lecardon, jeune artiste du plus grand avenir. Il est de mon devoir, dans l'intérêt même de la Comédie-Française...

Il s'arrête. Sa joue a touché celle d'Estelle. Il n'est plus à ce qu'il fait. Hésitation. A la fin il n'y tient plus et embrasse Estelle.

ESTELLE, petit cri.

Oh !

LUCIEN.

Je vous ai blessée ?

ESTELLE, souriant.

Pas grièvement.

LUCIEN.

Aussi c'était mon tour! Je vous le devais, ce baiser.

MADAME LECARDON, vivement.

Elle ne réclame pas!.. Un baiser d'un protecteur tel que vous, monsieur le député... c'est un viatique dans la carrière... Oh! ce n'est pas que la chère enfant n'ait souvent déjà été exposée... Les messieurs sont si entreprenants... Mais là-dessus, je suis intraitable! Aussi est-ce une chance quand un homme tel que vous marié, riche... Ah! tenez, vous ne savez pas, monsieur le député, la confiance que vous m'inspirez! Affaire de sympathie, quoi! Tenez, moi qui ne laisse pas sortir ma fille seule, je vous la confierais toute une journée sans hésiter.

LUCIEN.

Je vous remercie... une telle marque!.. (Un temps.) Allons! revenons aux choses sérieuses... Cette lettre...

ESTELLE.

Oui!

Lucien se dirige vers son bureau.

MADAME LECARDON, bas, à Estelle.

Maladroite! (Haut, à Lucien.) Non, monsieur le député... non... voilà déjà trop longtemps que nous sommes ici et je craindrais vraiment d'abuser... Les termes d'une pareille lettre, sur laquelle va se jouer l'avenir de cette enfant, demandent à être pesés et il vaut mieux attendre que vous ayez quelques instants de loisir... Vous nous enverrez ça sous enveloppe demain ou après... cela vaudra mieux. Vous avez notre adresse... là, sur la carte...

Elle montre la carte que Lucien a mise sur le bureau.

LUCIEN.

Soit.

MADAME LECARDON.

A moins que... Mais ça serait nous faire trop d'honneur...

LUCIEN.

Dites.

MADAME LECARDON.

A moins que... pour recommander ma fille en connaissance de cause, vous ne consentiez à venir vous-même vous rendre compte de son talent... Un jour où vous aurez quelques instants à perdre... 29, rue Cardinet... à deux pas d'ici, presque en face... C'est au cinquième, il est vrai, mais nous avons un ascenseur.

LUCIEN.

Trop aimable... mais...

MADAME LECARDON.

Vous êtes toujours sûr de nous trouver de cinq à sept. (Regardant sa montre.) Ainsi, dans un quart d'heure, nous serons rentrées... Ah! Monsieur le député! Avoir le plaisir de vous offrir une tasse de thé chez nous! Quelle satisfaction pour cette chère enfant! Quel encouragement pour ses débuts!..

Révérence.

ESTELLE, vivement.

Oh! oui... Je vous en prie... Venez m'entendre dans Iphigénie!

LUCIEN.

Je ne promets rien! Je ne promets rien!

Salutations. Madame Lecardon et Estelle sortent.

SCÈNE XI

LUCIEN, puis GERMAINE.

LUCIEN, seul, après quelques pas dans la pièce.

Exquise, cette enfant! Exquise tout à fait! Et un montant! J'ai bien envie... (Un temps.) Non... je n'irai pas! (A Germaine qui entre par la droite, premier plan.) Il y a longtemps que tu es là?

GERMAINE.

Quelques minutes... Le temps de passer dans ma chambre pour enlever mon chapeau. Tu as reçu des visites?

LUCIEN.

Oui... une dame .. avec sa petite fille... pour une apostille... (Vivement.) Elle n'est restée qu'une minute.

GERMAINE.

Alors, depuis le temps que je suis sortie, tu as pu travailler un peu?

LUCIEN.

Oui.

GERMAINE, joyeuse.

Ah!.. (A part.) Ce que je vais l'embrasser avec plaisir! (Haut, s'approchant.) Voyons, montre... Qu'est-ce que tu as fait?

LUCIEN, sarcastique.

J'ai recollé les morceaux du vase que tu as cassé...

GERMAINE, mouvement de déception.

Ah!.. (Un temps. — A part.) Allons, puisqu'il faut recourir au dernier moyen!..

LUCIEN, *mauvais sourire.*

Ça te la coupe, hein ?

GERMAINE, *reprenant son calme.*

Non, je n'ai que ce que je mérite. Tout à l'heure, en effet, j'ai cédé à un mouvement de colère... J'ai eu tort.

LUCIEN, *triomphant.*

Enfin.

GERMAINE.

Je te demande pardon...

LUCIEN.

Et tu me promets de ne plus recommencer ?

GERMAINE, *gravement.*

Je te le promets ! A partir de maintenant, tu n'entendras plus sortir de ma bouche une seule plainte, un seul reproche.

LUCIEN, *s'approchant.*

Tiens, que je te bige !

GERMAINE, *l'arrêtant d'un geste et continuant sur le même ton.*

Une femme n'a, en effet, le droit d'ennuyer son mari que lorsqu'elle l'aime !.. Aujourd'hui toute récrimination de ma part serait donc sans excuse.

LUCIEN.

Quoi ! Tu ne m'aimes plus ?

GERMAINE.

Absolument plus !

LUCIEN, *essayant de la caresser.*

Eh bien ! Tu feras semblant, voilà tout !

GERMAINE, *avec un air de lassitude.*

Non ! Simuler un amour que j'ai cessé d'éprouver,

ce serait trop d'effort... Moi aussi, je deviens paresseuse.

LUCIEN.

Enfin! où veux-tu en venir?

GERMAINE.

Tu n'as pas compris? Chacun chez nous désormais!

LUCIEN.

Oh! tu dis cela... Et la première embêtée...

GERMAINE, *à part.*

Ce sera peut-être moi. Mais je ne le laisserai pas voir.

LUCIEN.

Allons, tu te payes ma tête?

GERMAINE.

On ne se paye que ce qui vous plaît!

LUCIEN.

Alors, c'est sérieux? Deux fois?.. Trois fois?

GERMAINE.

Fini ce beau temps-là. Même plus une seule fois, mon cher!

LUCIEN.

Ah! c'est comme ça! Eh bien! Je m'en fiche, tu sais!

GERMAINE.

J'en suis bien aise parce qu'autrement tu serais fort à plaindre...

LUCIEN.

Et puis, zut!

Il va prendre son chapeau.

GERMAINE, vivement.

Où vas-tu ?

LUCIEN.

Ça ne te regarde pas !

Il sort en faisant claquer la porte.

SCÈNE XII

GERMAINE, CÉLESTIN, puis MADAME LAPASSOIR-GROSJEAN.

GERMAINE, seule.

Il est furieux ! Tant mieux ! Ah ! si je pouvais par ce moyen-là... et sans que ça dure trop longtemps !

CÉLESTIN, il entre, portant un paquet de lettres sur un plateau.

Le courrier de madame...

GERMAINE, prenant les lettres.

Merci. (Célestin sort. — Elle décachète et lit.) « M. et » madame des Chalumeaux acceptent avec plaisir la » gracieuse invitation de M. et madame Lucien Ma- » réchal pour le jeudi 15. » (Au public.) M. des Chalumeaux... trente-trois ans et deux fois ministre déjà ! A-t-elle de la chance sa femme ! (Continuant de lire.) « Acceptation des Lemarchand. » (Au public.) Lemarchand, trente-quatre ans, vice-président de la Chambre ! (Elle rejette tout le paquet de lettres sur le bureau.) Non, je verrai ça plus tard... Je sens que je suis en train de devenir envieuse !

CÉLESTIN, rentrant avec une carte.

Une visite pour madame.

GERMAINE.

Mais ce n'est pas mon jour ! (Prenant la carte.) Ah ! madame Lapassoir-Grosjean ! Faites entrer... faites entrer tout de suite !... (Célestin sort. — A elle-même.) Qu'est-ce qui se passe donc pour qu'elle vienne me voir ? (Se précipitant vers madame Lapassoir-Grosjean qui entre.) Ah ! comme c'est aimable à vous, chère madame !.. Je suis si heureuse, si honorée !

MADAME LAPASSOIR.

Une minute, chère madame... rien qu'une minute !.. Je ne fais qu'entrer et sortir.

GERMAINE, avançant un siège.

Mais prenez donc la peine...

MADAME LAPASSOIR.

Non, je n'ai pas le temps... Un mot seulement à vous dire, un mot confidentiel et qui vous prouvera la réelle amitié que je vous porte... Voici... (A mi-voix, après avoir regardé si elles sont bien seules et parlant à l'oreille de Germaine.) Avant la fin de la semaine il y aura du nouveau !

GERMAINE.

Ah !

MADAME LAPASSOIR.

Oui... Un remaniement dans le cabinet... Le président du Conseil, mon mari, et quelques-uns encore de ces messieurs sont d'accord là-dessus. Il faut infuser un peu de sang nouveau dans le gouvernement.

GERMAINE.

Bon !

MADAME LAPASSOIR.

Que votre mari se dépêche donc ! Un prétexte pour monter à la tribune pour une question d'Instruction

publique ou de Beaux-Arts... et il a toutes les chances de passer!

GERMAINE.

Ah! madame, comme vous êtes bonne!

MADAME LAPASSOIR.

Du tout. Je tiens à vous faire plaisir... et votre mari est charmant! Et puis, si ce n'est pas lui qui passe, sûrement c'est Ribaudeau qu'on prendra.

GERMAINE.

Le mari de la belle madame Ribaudeau?

MADAME LAPASSOIR.

Oui... Vous comprenez quand son mari est au pouvoir, c'est humiliant pour nous autres! Il n'y en a plus que pour elle dans toutes les fêtes! Tous les ambassadeurs sont là à dévorer des yeux ses épaules! Je ne sais même pas comment, jusqu'ici, faisait le Nonce pour y résister!... Je me sauve! Si je suis venue, c'est qu'il fallait que je vous parlasse à vous-même... Ecrire ou téléphoner c'est trop dangereux! (Elle se dirige vers la porte.) Non... non... ne me reconduisez pas!

Elle sort.

GERMAINE, redescendant en scène.

Ah! non!... Ah! non! Je le jure! Lucien ne manquera pas une occasion pareille! Comme j'ai bien fait d'employer tout de suite les grands moyens!

SCÈNE XIII

GERMAINE, MADAME BACHORELLE.

MADAME BACHORELLE, entrant.

Qui est cette dame que je viens de croiser dans l'escalier?

GERMAINE.

Madame Lapassoir-Grosjean.

MADAME BACHORELLE.

La femme du garde des sceaux... Peste!

GERMAINE, *très agitée.*

Ah! ma tante! C'est pour la fin de la semaine!

MADAME BACHORELLE.

Quoi?

GERMAINE, *même jeu.*

Le remaniement du Ministère! Et on compte sur Lucien!

MADAME BACHORELLE.

Mais voudra-t-il, lui?

GERMAINE.

Il faudra bien.

MADAME BACHORELLE, *d'un air entendu.*

Tu as cassé une potiche?

GERMAINE.

Mieux que cela encore. Le grand jeu!

MADAME BACHORELLE.

Eh bien? Comme effet?

GERMAINE, *souriant.*

Furieux! Il était furieux!

MADAME BACHORELLE.

Bon signe!

SCÈNE XIV

GERMAINE, MADAME BACHORELLE, ISIDORE, puis CÉLESTIN.

ISIDORE, il entre en gesticulant.

Eh bien, je sais maintenant pourquoi elle m'a plaqué, la petite Lecardon!

MADAME BACHORELLE, à part.

Encore lui!

GERMAINE, à Isidore.

Ecoute, mon petit Isidore. Tu es bien gentil, mais tes histoires avec la petite Lecardon ne me regardent pas.

ISIDORE.

Ah! ça ne te regarde pas! Eh bien, ça te regarde autant que moi... plus que moi, même. En tout cas ça regarde ton mari!

GERMAINE.

Mon mari?

ISIDORE.

Oui, ton mari, autrement dit, mon successeur auprès d'Estelle!

GERMAINE.

Tu es fou! Il ne la connaît même pas, cette demoiselle Lecardon!

ISIDORE.

Enfin, n'empêche que, comme je venais de sonner chez elle, pour essayer de renouer, j'ai vu... — oh!..

on ne m'a pas laissé pénétrer plus loin que le palier, mais la porte du salon était restée entr'ouverte — j'ai vu qu'il lui remettait un bouquet — et qu'en remercîment... Cristi!... Quand je pense que moi, je n'ai jamais pu lui baiser que le bout des doigts!

GERMAINE.

Que veux-tu que je te dise? Tu as été le jouet d'une hallucination. Quelle apparence? (Son regard s'arrête sur le bureau. Elle voit les deux cartes qui sont restées — lisant.) « Madame Lecardon. Mademoiselle Estelle Lecardon 29, rue Cardinet. »

ISIDORE, triomphant.

Tu vois!

GERMAINE.

Ces dames seraient donc venues aujourd'hui?

Elle sonne.

ISIDORE.

Paraîtrait.

GERMAINE.

Il m'a dit pourtant n'avoir reçu qu'une dame... avec sa petite fille. (A Célestin, lui tendant les cartes.) C'est bien cette dame qui est venue tout à l'heure, n'est-ce pas?

CÉLESTIN.

Oui, cette dame et sa demoiselle.

GERMAINE, simulant l'indifférence.

Et monsieur ne les a pas expédiées trop vite?

CÉLESTIN.

Oh! non, madame .. elles sont restées plus de trois quarts d'heure.

GERMAINE, après un coup d'œil à madame Bachorelle.

Tant mieux. Je suis enchantée que mon mari ait

fait à ces braves femmes l'accueil qu'elles méritent... (A Célestin.) C'est bien, je vous remercie... (A madame Bachorelle, après que Célestin est sorti.) Et il m'a affirmé ne pas les avoir gardées plus d'une minute!

ISIDORE.

Je crois que la preuve est faite.

GERMAINE, doutant encore.

Oh! la preuve! la preuve!...

ISIDORE.

Qu'est-ce qu'il te faut de plus?

GERMAINE, à Isidore.

Et elle est jolie, cette mademoiselle Lecardon?

ISIDORE.

Ah! si elle est jolie! Une merveille!...

MADAME BACHORELLE.

Plus que moi?... (Sursaut d'Isidore.) Quand j'avais vingt-cinq ans!

ISIDORE.

Ah! ma tante! quand vous aviez vingt-cinq ans... je n'avais pas encore trois mois...

MADAME BACHORELLE.

Insolent!

GERMAINE.

Non... ce n'est pas possible... Lucien... une maîtresse!...

MADAME BACHORELLE.

Et sans même avoir l'excuse d'être ministre.

ISIDORE.

Oh! sa maîtresse... Non! Ce n'est pas encore fait!..

GERMAINE, vivement.

Ah!

ISIDORE.

Mais pourtant tu ferais bien d'aviser, si tu veux arriver à temps!

GERMAINE.

Aviser? Mais comment?

ISIDORE.

Ah! dame! Pas facile! Ça sait tenir les hommes une femme comme ça... Si j'en juge par moi! Une charmeuse! Une ensorceleuse! Mais elle m'aurait dit : Mettez-vous à quatre pattes, je m'y serais mis!

GERMAINE, avec dégoût.

Ah! s'abaisser ainsi pour une créature!

ISIDORE.

Et avant peu, ce sera la même chose avec ton mari, si tu ne le retires pas de ses griffes. Elle le fera tourner comme une toupie hollandaise.

GERMAINE, incrédule.

Allons donc! que Lucien soit capable d'un égarement... d'une folie... Je veux bien l'admettre encore... Mais de là à jouer un personnage de Jocrisse... à obéir comme un collégien!..

ISIDORE.

Mais je te dis qu'elle en fera tout ce qu'elle voudra, de ton mari!... Parfaitement... un simple tonton... si c'est sa fantaisie. Tiens! Avant huit jours d'ici qu'elle lui dise : « Copiez-moi mes rôles », il les copiera, tu entends... Comme moi. « Faites-moi le compte de ma blanchisseuse. » Il le fera. Comme moi!

MADAME BACHORELLE, haussant les épaules.

Pourquoi pas une dictée alors? une composition ?

ISIDORE.

Il la fera, si elle l'exige. Je l'aurais faite, moi!

GERMAINE, avec élan.

Un discours?

ISIDORE.

Ah! ce ne serait pas long, je t'en réponds!

Germaine et madame Bachorelle se regardent. La même idée leur vient. Elles lèvent ensemble le doigt l'une vers l'autre et restent ainsi dans cette attitude.

ISIDORE, les contemplant avec ahurissement.

Eh bien? Qu'est-ce qui leur prend de jouer comme ça à pigeon vole!

Rideau.

ACTE DEUXIÈME

Salon modeste, mais coquettement arrangé. — Deux portes au fond séparées par une cheminée. — Porte à gauche, premier plan. A droite, deuxième plan, une fenêtre. — A droite, premier plan, une porte. — A droite de la pièce, petite table pouvant servir de bureau. — A gauche au fond, étagère-bibliothèque au-dessus d'un petit bureau sur lequel se trouvent également de l'encre et un porte-plume. — Sur la cheminée, un vaporisateur. — Un peu partout, des gerbes de fleurs et des plantes dans des vanneries ornées de rubans multicolores. — Au lever du rideau, madame Lecardon est assise dans un fauteuil, travaillant à un ouvrage de tapisserie. — Estelle marche de long en large dans la pièce, tenant un livre en main et déclamant.

SCÈNE PREMIÈRE

ESTELLE, MADAME LECARDON.

ESTELLE, déclamant en marchant.

Mon père,
Cessez de vous troubler, vous n'êtes point trahi,
Quand vous commanderez, vous serez obéi,
Ma vie est votre bien, vous voulez le reprendre,
Vos ordres sans détours pouvaient se faire entendre.

MADAME LECARDON, *d'un air approbatif.*

Epatant ! il n'y en a pas une, tu entends, pas une, à Paris, qui soit capable de dégoiser ça comme toi !

ESTELLE.

Je t'écoute ! (*Elle continue, même jeu.*)

D'un œil aussi content d'un cœur aussi soumis
Que j'acceptai l'époux que vous m'aviez promis,
Je saurai, s'il le faut, victime obéissante,
Tendre au fer de Chalcas une tête innocente,
Et respectant le coup...

MADAME LECARDON, *interrompant.*

Ah ! là, tu permets ? une petite observation...

ESTELLE.

Quoi donc, maman !

MADAME LECARDON.

Eh bien, quand tu dis : je saurai, ta ta ta... tendre au fer de Chalcas une tête innocente...

ESTELLE.

Eh bien ?

MADAME LECARDON.

Eh bien, je trouve que tu es trop dramatique à ce moment.

ESTELLE.

Pourtant, maman, il me semble que les circonstances sont assez graves...

MADAME LECARDON.

Je ne suis pas de ton avis. Qu'est-ce qu'il te demande après tout, ton papa Agamemnon ? C'est de tendre la tête au fer de Chalcas.

ESTELLE.

Oui.

MADAME LECARDON.

Eh bien, qu'est-ce que c'est qu'un fer auquel on tend une tête ? C'est évidemment un fer à friser. Et Chalcas, c'est le coiffeur. Le sacrifice n'est donc pas si terrible.

ESTELLE, avec un sourire de douce pitié.

Oui, c'est juste... Je tiendrai compte. (A part.) Pauvre maman!

ZÉLIE, elle entre avec une énorme corbeille.

Une corbeille pour mademoiselle. (Elle pose la corbeille sur la cheminée et donne une carte à Estelle.) Cette carte accompagnait les fleurs.

ESTELLE, lisant la carte.

Lucien Maréchal, député de la Basse-Saône.

Zélie sort.

MADAME LECARDON, examinant la corbeille.

Ça a dû coûter les yeux de la tête, cette corbeille, tu sais ?

ESTELLE.

Ça ne m'étonne pas. C'est superbe!

Elle hume les fleurs.

MADAME LECARDON, haussant les épaules.

Si ça ne fait pas pitié ! Avoir là pour deux cents francs de fleurs... et se dire que demain on ne paiera pas son terme ! Je vois ça d'ici. Il va faire une de ces musiques, le propriétaire !

ESTELLE.

Veux-tu que j'aille le voir, maman? Il a toujours été particulièrement gentil avec moi.

MADAME LECARDON, vivement.

Non ! Non ! Merci bien ! Il y gagnerait trop ! Pour

un petit terme de 417 francs, ordures ménagères comprises. Il faudra tout simplement faire comprendre à M. Maréchal que c'est aux cocottes seules qu'on offre deux cents francs de fleurs. Quand on a affaire à une jeune fille honnête, on lui donne purement et simplement les deux cents francs, pour qu'elle puisse les repasser à sa mère... (Air pincé.) Du reste, s'il n'est pas au courant de ces usages, je me charge de les lui apprendre !

ESTELLE.

Voyons, maman, ne te fâche pas! car il est charmant tout à fait M. Maréchal.

MADAME LECARDON, avec un peu d'étonnement.

Eh ! là ! Eh ! là ! Tu ne vas pas t'emballer, j'espère !

ESTELLE.

Mais je ne m'emballe pas, maman.

MADAME LECARDON.

Avec Oscar non plus tu ne t'emballais pas ! Et... tu as vu !.. Ah ! tiens ! Quand j'y pense ! Le jour où je suis entrée à l'improviste, et où je vous ai trouvés tous les deux... (Elle désigne à gauche, premier plan, la chambre d'Estelle.) là...

ESTELLE, les mains devant la figure.

Oh ! maman ! Pourquoi rappeler ?

MADAME LECARDON.

Ah ! c'est affreux ce qu'une mère comme moi peut éprouver quand elle assiste... Alors qu'elle avait tout spécialement défendu !... Aussi cette imprécation que je lui ai lancée : « Ah ! malheureux ! s'il vous fallait absolument une victime... que ne m'avez-vous choisie plutôt ! » (Un temps.) Et il est parti tout de suite sans demander son reste !

ESTELLE, *soupir.*

Si j'avais pu faire comme lui, que de gifles j'aurais évitées !

MADAME LECARDON.

Dame... c'était justice.

ESTELLE, *souriant.*

C'eût été justice... oui... une gifle ou deux, là, tout de suite, dans le premier moment... Mais toute une série de gifles pendant quarante-huit heures... Je t'assure, c'était exagéré !

MADAME LECARDON.

Que veux-tu ? Ça dépend des natures. Moi quand je suis montée, c'est au moins deux jours qu'il me faut pour retrouver mon calme.

ESTELLE, *riant.*

C'est bon à savoir !

MADAME LECARDON.

Hein ?

ESTELLE.

Voyons, maman, tu sais bien que je plaisante ! Après une première bêtise, on n'en fait pas une seconde... à moins qu'on ait intérêt à le faire.

MADAME LECARDON, *sentencieusement.*

Alors, ce n'est plus une bêtise.

ESTELLE.

D'ailleurs, pour en revenir à Oscar, je l'aimais lui ! Un homme si beau ! avec une si belle barbe blonde !.. Comment faire autrement ?

MADAME LECARDON, *haussant les épaules.*

Quel tempérament !... Tu m'effrayes, sais-tu ?

ESTELLE.

Mais au contraire, maman, ce que je te dis devrait te donner toute sécurité pour moi... en ce qui concerne, M. Maréchal, du moins. Puisque j'en aime un autre, te voilà tranquille que je ne l'aimerai jamais, lui... et qu'il n'y a à craindre de ma part aucune bêtise... inutile et prématurée.

MADAME LECARDON, rassurée.

C'est juste, après tout.

SCÈNE II

MADAME LECARDON, ESTELLE, ZÉLIE, puis LE SERRURIER.

ZÉLIE, elle entre, un papier à la main.

Madame, c'est une note.

MADAME LECARDON.

De qui ?

ZÉLIE.

La modiste.

MADAME LECARDON.

Qu'elle repasse !

ZÉLIE, à part.

Je m'en doutais. (Haut, après un temps.) Le serrurier est là aussi.

MADAME LECARDON.

Ah ! Bon ! Faites entrer.

Zélie sort.

ESTELLE, à madame Lecardon.

Le serrurier ? Pourquoi ?

MADAME LECARDON.

J'ai perdu la clé du petit bureau (Elle montre à gauche au fond, le petit bureau placé sous l'étagère-bibliothèque.) et j'ai absolument besoin d'ouvrir ce tiroir.

ESTELLE.

Qu'est-ce qu'il y a dedans?

MADAME LECARDON.

Toute notre fortune : mon enfant, huit francs soixante.

ESTELLE.

Non! quelle purée!

MADAME LECARDON.

Aussi, tu comprends si je rage d'avoir ici pour deux cents francs de fleurs! (Au serrurier qui entre.) Ah! vous voilà, mon ami... Tenez... ce tiroir... (Elle lui montre le bureau.) Il faudrait l'ouvrir et me faire une autre clé.

LE SERRURIER.

Bien, madame.

Le serrurier sort son trousseau d'outils, dépose par terre sa sacoche et fait son ouvrage

SCÈNE III

LES MÊMES, LUCIEN.

ZÉLIE, elle paraît à la porte du fond, s'avance et annonce.

M. Maréchal.

LUCIEN, entrant, à madame Lecardon.

Au moins je ne vous dérange pas, chère madame?

MADAME LECARDON, très aimable.

Mais du tout, monsieur le député. Vous ne nous dérangez jamais. N'êtes-vous pas ici chez vous? (Elle tend la main à Lucien qui va ensuite baiser la main d'Estelle. A Zélie qui est restée à la même place et qui tient un papier en main.) Qu'est-ce que c'est?

ZÉLIE, à haute voix.

C'est la facture du Bon-Marché pour les bottines de madame. Vingt-six francs.

MADAME LECARDON, après un moment de gêne et avec assurance, de façon à être entendue de Lucien.

Oui... oui .. eh! bien, vous leur direz, au Bon-Marché, qu'elles ne me vont pas leurs bottines! Je ne les garde pas. Ils peuvent envoyer demain les faire reprendre.

ZÉLIE, étonnée.

Ah! bien, s'ils les reprennent... c'est qu'ils auront bon caractère!.. Voilà quinze jours que madame les a aux pieds...

MADAME LECARDON, vivement, après un geste de colère réprimé.

Vous ne savez pas ce que vous dites! Les bottines que j'ai sur moi, voilà longtemps qu'elles sont payées! C'est d'une autre paire qu'il s'agit. Allons! vite! faites ce que je vous dis! Et pas d'observations!

ZÉLIE.

Bien, madame, bien. (Bas, à madame Lecardon.) Je croyais bien faire, moi, devant le monsieur, en laissant entendre que madame était un peu gênée pour le moment... Voilà deux mois que je suis au service de madame et elle ne m'a pas encore payé mes gages.

MADAME LECARDON, la poussant dehors.

Vous n'êtes qu'une oie ! Filez ! Filez vite !

ZÉLIE, à part, en sortant.

Voilà comme on est récompensée de ses bonnes intentions !

Elle sort.

MADAME LECARDON, à Lucien.

Ces vieux serviteurs, parce qu'ils savent qu'on les considère un peu comme de la famille, prennent avec leurs maîtres de telles libertés !..

LUCIEN.

Oui... c'est un fait. Ainsi, j'en ai un, moi...

Coup de marteau du serrurier. Lucien qui ne s'était pas aperçu de sa présence, se retourne.

MADAME LECARDON.

Excusez-moi de vous recevoir ici pendant qu'on procède à un petit travail de serrurerie. Mais il y avait urgence. Une clé perdue... Et comme c'est justement celle du tiroir où je mets mes valeurs. (Bas à Estelle qui semble étonnée.) Il ne faut jamais avoir l'air panné devant les hommes.

LUCIEN, regardant le bureau.

Ah ! c'est là-dedans que vous mettez ?.. Eh bien, permettez-moi de vous donner un avis, chère madame : c'est de l'imprudence. Pas assez solide, ce meuble-là... On ne peut guère y laisser que des titres... aux emporteurs.

MADAME LECARDON.

Ah ! vous croyez ?

LUCIEN.

J'en suis sûr. Et je suis même ravi d'être arrivé

ici à ce moment précis... Cela me tire d'embarras. Je cherchais justement à vous faire un cadeau... utile. J'ai trouvé.

MADAME LECARDON, *épanouie.*

Ah! comme c'est aimable à vous d'avoir songé... (*Intéressée.*) Qu'est-ce que c'est donc?

LUCIEN.

Un coffre-fort.

MADAME LECARDON, *à part, après un geste de dépit.*

Nom de Dieu!

LE SERRURIER, *se levant et venant à madame Lecardon.*

Voilà, madame. Le tiroir peut s'ouvrir. J'emporte la serrure pour y faire une clé.

MADAME LECARDON.

Et quand la rapporterez-vous?

LE SERRURIER.

Vers six heures et demie, si madame n'est pas trop pressée. J'ai justement à faire dans la maison à cette heure-là chez M. Duval, le locataire du dessus, pour un verrou de sûreté.

MADAME LECARDON.

Entendu. (*Le serrurier paraît chercher par où sortir.*) Par ici, mon ami.

Elle le conduit à la porte de droite au fond pour le faire sortir.

ESTELLE, *à Lucien avec lequel elle est restée sur le devant de la scène.*

Mais j'oubliais! J'ai à vous remercier, monsieur le député, de la façon dont vous m'avez gâtée. C'est trop beau!

LUCIEN, *aimable.*

Je ne trouve pas.

MADAME LECARDON, *revenant en scène, une fois le serrurier parti.*

Oui, je vous assure, mon cher député, c'est de la folie! Tant d'argent pour des fleurs... Tenez!.. je vous dis tout, n'est-ce pas, comme à un vieil ami. Eh! bien, Estelle, en recevant ce cadeau princier, était furieuse, oui furieuse, positivement!

LUCIEN.

Pourquoi?

MADAME LECARDON.

La chère enfant me disait : — Elle est si bonne, si pitoyable! — « Quand je pense que M. Maréchal a dépensé là pour moi plus de deux cents francs de fleurs, alors qu'un bouquet de dix sous m'aurait fait autant de plaisir, et qu'avec cette somme de deux cents francs, j'aurais pu soulager tant d'infortunes! »

LUCIEN, *attendri.*

Chère petite...

MADAME LECARDON.

Aussi, c'est entendu, n'est-ce pas? Plus de cadeaux inutiles. Mais le jour où vous voudrez absolument faire plaisir à Estelle... mettez-vous plutôt de moitié dans ses bonnes œuvres!...

LUCIEN.

C'est promis. Mais à une condition, c'est qu'on ne m'appelle plus ici, Monsieur le député... Oui, ça me donne un petit air d'étranger qui me chagrine, qui me peine... Appelez-moi mon cher ami.

MADAME LECARDON, affectueusement.

Mon cher ami.

LUCIEN, à Estelle.

Et vous? Oh! vous... Vous pouvez y aller du Lucien tout court!

ESTELLE, gentiment en lui tendant les deux mains.

Mon cher Lucien.

LUCIEN, un peu troublé. Il a gardé les mains d'Estelle dans les siennes.

Ma petite Estelle! (Un temps, il la contemple avec admiration.) Vous êtes ravissante! Exquise! Et ce petit nez fripon! (Avec enthousiasme, à madame Lecardon.) Ah! chère madame Lecardon, le jour où vous avez mise au monde cette enfant-là!..

MADAME LECARDON, avec modestie.

Oui, je suis bien forcée de reconnaître qu'elle n'était pas dans une musette.

ESTELLE, à Lucien, se dégageant.

Vous n'allez pas à la Chambre aujourd'hui.

LUCIEN.

Si. Il le faut malheureusement. Ce que j'aimerais mieux rester ici!

ESTELLE.

Qu'est-ce qui vous en empêche!

LUCIEN.

Voilà... C'est que madame Maréchal vient quelquefois me demander au Palais-Bourbon. Alors, si je n'y suis pas, faut-il du moins qu'on puisse lui répondre qu'on m'y a vu.

MADAME LECARDON.

Vous avez cent fois raison! C'est plus prudent.

Nous serions si désolées, Estelle et moi, d'apporter, même indirectement, le moindre trouble dans votre ménage !

LUCIEN.

Cette bonne madame Lecardon !

MADAME LECARDON.

Aussi ne prendrez-vous jamais assez de précautions de toutes sortes ! Et notamment, quand vous entrez ici ou quand vous sortez.

LUCIEN.

Vous êtes la sagesse même ! Je vais courir à la Chambre. Le temps d'y faire acte de présence, voilà tout. Un simple alibi. On ne saurait, en effet, comme vous le dites si bien, prendre trop de précautions de toutes sortes.

ESTELLE.

C'est cela.

LUCIEN, à madame Lecardon.

Mais vous me permettez de revenir ?

MADAME LECARDON.

Bien entendu.

ESTELLE.

Et nous passerons ensemble la fin de la journée.

LUCIEN, avec joie.

Oui, tous les deux ! (Se reprenant et à madame Lecardon qui s'est avancée.) Tous les trois !

MADAME LECARDON.

C'est ça, tous les trois !

LUCIEN.

Comme ça sera gentil ! (A madame Lecardon.) Mais bien entendu, ma bonne madame Lecardon, je se-

rais désolé de vous obliger... Et si vous aviez à sortir...

MADAME LECARDON, souriant.

Bien sûr. Bien sûr! Vous vous offrez à garder Estelle.

LUCIEN.

Avec le soin jaloux d'une mère! (Il se lève et s'en allant.) A tout à l'heure. (Il prend Estelle par la taille et se retourne vers madame Lecardon en faisant le mouvement d'embrasser.) On peut?

MADAME LECARDON.

Oui. Mais seulement quand je suis là.

LUCIEN, après avoir longuement embrassé Estelle.

Un velours, ce baiser... un vrai velours! (A madame Lecardon.) Vous êtes encore là?

MADAME LECARDON, vivement.

Non. Je suis partie! (Mi-fâchée.) Voyons! Il faut être raisonnable! Voilà tout de suite que vous exagérez la dose! Certes, je vous permets d'embrasser ma fille... mais...

LUCIEN, souriant.

... avec un compte-gouttes. A tantôt.

Il sort.

SCÈNE IV

MADAME LECARDON, ESTELLE, puis ZÉLIE.

MADAME LECARDON.

Il est pincé. Il n'y a pas à dire.

ESTELLE.

Oh! je crois que, quand il sera ministre, son premier acte...

MADAME LECARDON.

... sera de compléter les cadres de la Comédie-Française...

ESTELLE.

Mais quand sera-t-il ministre? Voilà!

MADAME LECARDON, soupirant.

Ah! faites, mon Dieu! que ce soit bientôt!

ESTELLE.

Si je pouvais y aider!

ZÉLIE, entrant.

C'est une dame qui demande à parler à madame.

MADAME LECARDON, à Estelle.

Mais je n'attends personne. (A Zélie, l'interrogeant.) Une dame? Comment?

ZÉLIE.

Oh! chic, tout à fait! Une dame de la haute, ça se voit! Même que j'y ai demandé si elle ne s'était pas trompée en sonnant.

MADAME LECARDON.

Jeune?

ZÉLIE.

Je le pense. Bien qu'elle porte un voile très épais qui empêche de bien la voir.

MADAME LECARDON.

Et c'est bien à moi à qui elle veut parler?

ZÉLIE.

Oui, oui. Elle a dit qu'elle voulait parler à madame

toute seule. Et quand j'y ai demandé son nom, elle m'a répondu que ce n'était pas la peine, parce que madame ne la connaissait pas...

ESTELLE.

Ça m'intrigue.

MADAME LECARDON, à Estelle.

Il faut toujours la faire entrer. (Après un coup d'œil sur sa toilette.) Mais cette matinée... Je ne suis pas présentable... (A Zélie.) Vous prierez cette dame d'avoir l'extrême obligeance de m'attendre un moment. (A Estelle) Viens avec moi, toi ! Tu ne peux pas rester ici, puisque c'est à moi seule que cette personne désire parler.

Madame Lecardon et Estelle sortent.

SCÈNE V

GERMAINE, puis MADAME LECARDON.

GERMAINE, introduite par Zélie.

Moi... chez cette personne... (Un silence. Elle enlève son voile.) J'avais le trac, en sortant de l'ascenseur, de rencontrer Lucien sur le palier. Heureusement qu'avec cette voilette... (Un temps.) Si je filais ?... Non, ce serait lâche... (Coup d'œil dans la pièce.) Ce doit être de Lucien, toutes ces fleurs-là !... Les fleurs du péché ! Enfin, tant qu'ils n'en seront pas encore au fruit... (La porte de gauche s'ouvre.) Voilà le moment. Allons ! du sang-froid !

MADAME LECARDON, elle entre ; profondes révérences.

Veuillez m'excuser, madame, je finissais de m'habiller.

GERMAINE.

Au contraire, madame, c'est à moi à vous demander pardon de vous avoir dérangée.

MADAME LECARDON.

Si vous voulez bien vous donner la peine de vous asseoir... (A part, avançant un fauteuil à Germaine.) Une grande dame, tout à fait. (S'asseyant à son tour, haut.) Et oserais-je, madame, vous demander à qui j'ai l'honneur?

GERMAINE, après un moment d'hésitation.

A une persone qui porte un vif intérêt à votre fille... et qui préfère ne pas se nommer pour l'instant, si vous le permettez.

MADAME LECARDON.

Comme vous voudrez, madame. J'ai l'habitude du monde. Mon père était un ancien capitaine de gendarmerie; et au couvent où il m'a fait entrer dès l'âge de seize ans, la première chose qu'on m'a apprise, c'est qu'il fallait respecter un incognito.

GERMAINE, après un temps.

Voilà déjà quelque temps que je suis de loin votre fille. Je la sais intelligente, travailleuse. Elle a l'ardent désir d'arriver.

MADAME LECARDON.

Oh! pour ça, oui. Une ambition!

GERMAINE.

Je ne suis pas ennemie de ce caractère-là. Malheureusement ce n'est pas facile aujourd'hui, pour une jeune fille, de faire son chemin.

MADAME LECARDON.

A qui le dites-vous, madame!

GERMAINE.

Une artiste, malgré tout le talent qu'elle peut avoir, si elle n'est pas poussée par des protections...

MADAME LECARDON.

Je vous avoue que je compte un peu là-dessus. (Souriant.) Je vous dis tout avec confiance, voyez... Ma fille a dans sa manche un député, M. Lucien Maréchal. (Mouvement de Germaine.) Oh! un vieil ami qui l'a presque vue naître!

GERMAINE.

Bon, ça... très influent M. Maréchal... Car il ne tient qu'à lui d'être ministre.

MADAME LECARDON.

Ah! c'est là tout notre espoir!... Et vous pensez qu'il décrochera bientôt...

GERMAINE.

Peut-être. Votre fille peut beaucoup pour cela.

MADAME LECARDON, étonnée.

Comment?

GERMAINE, souriant.

Voulez-vous que je vous explique?

MADAME LECARDON.

Oh! je vous en prie, madame... Je vous en prie avec instance!... Ce caractère mystérieux et imprévu de votre visite... oui, je suis sûre que c'est la chance qui nous arrive!

GERMAINE.

Je le crois.

MADAME LECARDON.

Oh! parlez, madame, parlez!

GERMAINE.

Je vous disais donc : sans protections, une femme parvient difficilement... Mais il est bien rare, hélas, que ces protections soient toujours... désintéressées.

MADAME LECARDON, *avec découragement.*

Que voulez-vous, ma pauvre chère dame, les hommes sont si cochons ! (*Se reprenant vivement.*) Je veux dire...

GERMAINE, *souriant malgré elle.*

Non... ne prenez pas la peine d'expliquer... Je crois que j'ai compris tout de même. Dites-moi. Vous n'avez pas de soucis d'argent?

MADAME LECARDON, *étonnée.*

Mais... je...

GERMAINE.

Je me permets de vous demander cela, parce que j'ai l'expérience de la vie. Un jour, pressée par un créancier, la pauvre jeune artiste s'est laissée aller à accepter un service... et alors... dame... on est moins vaillante après pour résister à un assaut.

MADAME LECARDON.

Ah! C'est que c'est ça tout à fait! Comme vous connaissez bien la vie, madame!

GERMAINE.

J'ai pas mal observé... (*Elle fouille dans son réticule.*) Tenez, je vous ai dit que je portais un vif intérêt à votre fille. Et je ne veux pas, vous entendez... je ne veux pas que, pour une misérable question d'argent, la pauvre enfant soit exposée à manquer sa carrière... (*Appuyant sur les mots.*) car, en devenant la maîtresse de M. Maréchal, elle la manquerait, je vous assure!... (*Lui tendant une liasse.*) Voici trois mille

francs. Et le jour où cette somme sera épuisée, vous n'aurez qu'à me le dire.

MADAME LECARDON, suffoquée.

Comment, madame ?... A moi... je...

GERMAINE.

Ne me remerciez pas. Entre femmes, ces petits services peuvent s'accepter...

MADAME LECARDON, prenant l'argent et la voix coupée par l'émotion.

Oh ! mais c'est comme un rêve !... Et ce que ça tombe à pic ! Ah ! madame ! La reconnaissance de mon cœur de mère !... Mais qu'au moins je sache à qui je dois... que je connaisse le nom de notre généreuse protectrice !...

GERMAINE, simplement.

Je suis madame Lucien Maréchal.

MADAME LECARDON, dans un cri.

Oh !

GERMAINE.

Eh bien !... Quoi ?... Cela nous empêche-t-il de rester amies... ou tout au moins alliées ?

MADAME LECARDON, geste navré.

Ah ! je comprends, à présent ! Vous avez tout appris ! Et ces trois mille francs, c'est le prix de la rupture.

GERMAINE, appuyant sur les mots.

Du tout. Là où il n'y a pas liaison, il ne saurait y avoir rupture. En deux mots, vous allez voir comme c'est simple : Sans cesser d'avoir pour moi la plus solide affection, mon mari, en ce moment, a un goût très vif pour votre fille.

MADAME LECARDON.

Je vous dois trop, madame, pour vous mentir, en essayant de vous faire croire le contraire.

GERMAINE.

Partant de là, j'estime que votre fille est mieux que moi à même d'obtenir de lui certain effort de travail, dont le résultat sera de le conduire sûrement au ministère.

MADAME LECARDON, entrevoyant.

Oui... oui... oui...

GERMAINE.

Et nos intérêts sont les mêmes, puisque plus tôt il sera ministre, plus vite votre fille entrera à la Comédie-Française.

MADAME LECARDON.

Parfaitement.

GERMAINE.

Mais pas de bêtises, hein? Je confie mon mari à votre fille... qu'elle n'en abuse pas! C'est une question de loyauté.

MADAME LECARDON.

Je vous jure que vous pouvez compter sur nous, madame.

GERMAINE.

Entendu, alors, n'est-ce pas ?

MADAME LECARDON.

Entendu! Mais que devons-nous faire ? En quoi consisteront les fonctions de ma fille?

GERMAINE.

Je vais vous le dire. J'ai laissé là, dans l'antichambre, un paquet. Si vous voulez bien le faire chercher.

MADAME LECARDON.

Tout de suite.

Elle sort par le fond.

SCÈNE VI

GERMAINE, seule, puis MADAME LECARDON et ESTELLE.

GERMAINE, seule.

Eh bien! c'est fait. Pas plus malin que ça... Pas mal du tout, cette maman-Richelieu! (Un temps.) Allons! Allons! Vous serez ministre, monsieur mon mari.

MADAME LECARDON, elle rentre avec un gros paquet qu'elle pose sur la table.

Voici.

GERMAINE, commençant à défaire le paquet.

Je vais vous expliquer... (Après réflexion.) Mais il serait peut-être plus simple... Comme c'est à mademoiselle votre fille, somme toute, que doit incomber le soin...

MADAME LECARDON.

Oui... vous avez raison... (Allant à droite et appelant.) Estelle! Estelle! (A Germaine.) Vous allez la voir. La naïveté même, cette enfant! Un cœur!.. Et son brevet supérieur avec ça..! Ah! puisse-t-elle vous inspirer tonte la sympathie qu'elle mérite!

ESTELLE.

Me voici, maman.

MADAME LECARDON, à Estelle.

Ma fille, il nous arrive un grand bonheur! Madame veut bien s'iutéresser à ton avenir. (Estelle salue.) Et quand je t'aurai dit son nom, tu seras pénétrée de reconnaissance...

ESTELLE.

Mais, maman, je suis déjà pénétrée... J'ai tout entendu... J'écoutais à la porte.

GERMAINE, à part.

Il y a de l'étoffe.

MADAME LECARDON, bas à Estelle.

Sors quelques subjonctifs... ça fera bien.

ESTELLE, bas à madame Lecardon.

Laisse-moi faire (Haut à Germaine dont elle s'est approchée.) Ai-je besoin de vous dire, madame, que vous pouvez absolument compter sur moi? Notre intérêt est d'ailleurs identique, puisqu'il s'agit de faire, le plus vite possible, de M. Maréchal un ministre.

MADAME LECARDON, vivement.

Et, bien entendu, de ne rien lui accorder.

ESTELLE, un peu prétentieuse.

Là-dessus, madame, je vous engage ma parole.

GERMAINE.

Fort bien.

ESTELLE, continuant.

Et ce n'est pas un sacrifice que je fais là... car je n'aime pas votre mari... Je suis sûre de ne l'aimer jamais... Par suite, la perspective de... Ah! non!... Je vous assure... Je n'avais jamais envisagé ça comme une récréation.

MADAME LECARDON, à Germaine, admirative.

Récréation!

GERMAINE.

Oui... le mot est charmant...

ESTELLE, continuant.

Et si je vous dis cela, madame, c'est uniquement pour vous convaincre que vous n'êtes nullement mon obligée... et qu'il conviendrait plutôt, au contraire, que ce fût moi... qui vous remerciasse...

MADAME LECARDON, à part, épanouie.

Enfin! Elle l'a sorti! (Haut, à Germaine.) On ne peut pas mieux dire, n'est-ce pas?

GERMAINE.

Non, certes... Ni d'une façon plus simple, plus naturelle.

MADAME LECARDON.

C'est qu'elle est si instruite!

GERMAINE.

Oh! ça... il n'y a pas moyen de ne pas s'en apercevoir!

ESTELLE, à Germaine.

Alors, madame, il ne me reste plus qu'à vous demander de me passer la consigne.

GERMAINE.

Très bien. (Elle va au paquet qu'elle défait.) Voici un certain nombre d'ouvrages, mademoiselle.

Elle les lui passe au fur et à mesure.

ESTELLE, lisant sur les couvertures.

« Traité de l'administration des Beaux-Arts. » — « Lois sur les monuments historiques. » — « Législation des théâtres... » (Avec un effroi comique.) Et il sera nécessaire que je lise tout ça?!

GERMAINE.

Nullement. Ces ouvrages sont les matériaux qui doivent servir à M. Maréchal pour la composition d'un discours.

ESTELLE.

Bien.

GERMAINE.

C'est de ce discours que dépend son arrivée au pouvoir. Le lendemain du jour où il sera monté à la tribune et où il l'aura prononcé, le portefeuille des Beaux-Arts est à lui.

MADAME LECARDON.

Le maroquin !

ESTELLE, avec simplicité.

Madame, votre mari fera son discours, je vous le promets.

MADAME LECARDON, à Germaine, montrant Estelle.

Je vous le disais bien que vous seriez contente d'elle !..

GERMAINE.

Et comment saurai-je que c'est fait ?

MADAME LECARDON.

Je vous enverrai une dépêche.

ESTELLE.

Mieux que cela, M. Maréchal doit revenir ici tout à l'heure.

GERMAINE.

Je m'en doute.

ESTELLE.

Tout de suite, vous entendez, tout de suite, il va se mettre à la besogne !

GERMAINE.

Merveilleux !

ESTELLE.

Vers six heures et demie, je le renverrai. Repassez ici, si vous le voulez bien à ce moment-là et je serai déjà en mesure de vous soumettre le commencement de son travail.

GERMAINE.

Parfait! (Un temps.) Mais j'y pense! N'y aurait-il pas de danger de nous rencontrer, mon mari et moi?

ESTELLE.

Je mettrai un mouchoir à cette fenêtre, quand M. Maréchal sera parti depuis cinq minutes.

GERMAINE.

Ah! Mademoiselle, quelle décision! Quelle ingéniosité dans le détail! Positivement je vous admire!

ESTELLE, modeste.

Oh! Madame, tout cela est si simple! Vous me rendez confuse.

GERMAINE.

Et bien entendu, pour arriver au but, vous employez les moyens que vous jugez bons... sauf...

ESTELLE, souriant.

Sauf un... (Finement.) dont vous gardez le monopole.

GERMAINE, en sortant.

Entendu alors, à tout à l'heure.

SCÈNE VII

MADAME LECARDON, ESTELLE.

ESTELLE, sur le devant de la scène, à madame Lecardon qui remonte à son tour après avoir reconduit Germaine.

Eh bien ? J'ai dû l'épater, hein ?

MADAME LECARDON.

Dans les grands prix! Mais ce n'est pas tout ça. Comment vas-tu t'y prendre?

ESTELLE.

Ah! maman, voyons, c'est l'enfance de l'art ! (Regardant la pendule.) Mais Lucien ne va pas tarder. (Elle va à la bibliothèque.) Passe-moi les bouquins.

MADAME LECARDON, lui passant à mesure les livres que vient d'apporter Germaine.

Voilà.

ESTELLE, prenant les livres et les rangeant dans la bibliothèque.

Et maintenant, piquons-les un peu partout de manière à faire un agréable mélange. Là... c'est parfait. (Un temps.) Voyons tout ce qu'il faut pour écrire maintenant. (Elle regarde dans l'encrier.) Cette encre est dégoûtante. Il y a dedans un tas de saletés...

MADAME LECARDON.

C'est toujours comme ça avec la petite vertu. Je vais voir par là s'il y en a de la fraîche.

ESTELLE.

Oui... et tu rapporteras en même temps du papier blanc.

MADAME LECARDON.

Bon.

Elle sort par la droite.

ESTELLE, à elle-même réfléchissant.

Voyons, quoi encore ?.. Ah !

Elle va à la cheminée devant la glace, arrange sa coiffure et ouvre un peu son corsage.

MADAME LECARDON, rentrant avec les objets et posant le papier et l'encrier sur la table, puis regardant sa fille.

Tiens ! tu te décollètes ?.. Pourquoi?

ESTELLE.

Pour montrer à mon jeune élève, s'il travaille bien, la cachette où il pourra venir chercher son exemption.

Elle prend le flacon d'odeur qui se trouve sur la cheminée et s'en met un peu partout.

MADAME LECARDON.

Mais tu veux l'affoler, le pauvre homme ?

ESTELLE.

Du tout, je veux le mettre en verve simplement... (Prêtant l'oreille.) On ouvre la porte d'entrée. C'est lui. Ah ! dis donc, maman, dans cinq minutes, tu te carapates, n'est-ce pas ?

MADAME LECARDON.

Ah ! tu crois que ma présence !..

ESTELLE.

N'en faut pas !

MADAME LECARDON.

Si tu te cuirassais de quelques épingles?

ESTELLE.

Inutile.

MADAME LECARDON.

Mais tu n'as donc pas peur... toute seule avec lui...? Pense à Oscar!

ESTELLE.

C'est justement parce que j'y pense, maman, parce que je ne peux pas m'empêcher d'y penser tout le temps, que je n'ai rien à craindre de M. Maréchal.

SCÈNE VIII

MADAME LECARDON, ESTELLE, LUCIEN.

LUCIEN, *entrant.*

Me voici. Ça n'a pas duré longtemps.

MADAME LECARDON.

Au moins avez-vous bien travaillé pour le pays?

LUCIEN.

Non. Séance nulle aujourd'hui. On n'avait pas atteint le quorum.

MADAME LECARDON, *paraissant comprendre.*

Oh! parfaitement! (*A part.*) Il paraît que c'est difficile à attraper cette machine-là!

ESTELLE, *à Lucien.*

Alors, c'est vrai? vous me consacrez la fin de votre journée, maintenant?

LUCIEN.

Mais... si vous m'y autorisez...

ESTELLE.

Bon. Ça me fait d'autant plus plaisir que maman est forcée de s'absenter.

MADAME LECARDON.

Oui.

ESTELLE.

Et rien ne m'ennuie comme de rester seule !

LUCIEN.

Je ferai de mon mieux pour vous distraire.

MADAME LECARDON, à Lucien.

Alors je peux vous la confier, n'est-ce pas ? Vous me remplacerez ?

LUCIEN, riant.

On tâchera.

Madame Lecardon sort.

SCÈNE IX

ESTELLE, LUCIEN.

LUCIEN, après s'être assuré que madame Lecardon est partie, s'approchant d'Estelle.

C'est gentil de rester seuls comme ça, tous les deux.

ESTELLE, s'asseyant sur le canapé.

N'est-ce pas ?... Et puis au moins cela nous permettra de faire plus ample connaissance. Quand je pense que c'est hier que nous nous sommes vus pour la première fois !

LUCIEN.

C'est vrai ; hier ! Ah ! ce qu'il s'est passé de choses en moi depuis hier !

ESTELLE.

Et en moi, donc !

LUCIEN.

Voilà!.. C'est la vie ça ! On s'ignorait. On se rencontre... Les grandes passions...

ESTELLE.

... viennent du cœur.

LUCIEN.

Ah! comme c'est vrai ce que vous dites là!

ESTELLE.

Heureusement pour vous, il ne s'agit pas d'une grande passion... A peine d'une petite fantaisie...

LUCIEN.

Quelle idée !

ESTELLE.

Si. Vous me trouvez agréable, drôlichonne. Je vous change un peu de l'ordinaire, voilà tout ! Mais feriez-vous de moi votre amie, la confidente de vos projets ?

LUCIEN.

Mes projets?.. Mais je n'en ai qu'un : c'est de vous plaire.

ESTELLE, *se levant, air fâché.*

Tenez, je vous le disais bien. Le caprice... la fantaisie... pas autre chose !.. Vous avez envie de moi, voilà !

LUCIEN.

Dame, si je vous disais le contraire, vous ne me croiriez pas.

ESTELLE, *un peu sèchement.*

Eh! bien, je vous préviens tout de suite : vous ne m'aurez jamais.

LUCIEN, *estomaqué.*

Jamais ?

ESTELLE.

Ou tout au moins, pas de cette manière-là !

LUCIEN, *vivement.*

Ah ! il y a une manière ?

ESTELLE, *elle se rassied et en souriant.*

Peut-être.

LUCIEN, *suppliant.*

Oh ! dites ! dites !

ESTELLE.

Eh bien, d'abord, ce serait de me considérer comme une femme intelligente et d'esprit posé, avec laquelle on peut causer sérieusement.

LUCIEN.

Je ne demande pas mieux. Mais de quoi parler? Je ne peux pourtant pas causer politique avec vous?

ESTELLE.

Et pourquoi pas, s'il vous plait ? Je vous le répète. Si ma société ne doit être pour vous qu'un passe-temps, qu'une amusette... alors j'aime mieux renoncer à vous voir.

LUCIEN.

Oh !

ESTELLE.

Mais, au contraire, si, en venant ici chaque jour, vous vous mettez, comment dirais-je? en pantoufles morales, si vous considérez enfin cette maison comme un asile de repos et de détente intellectuelle que doit égayer pour vous la présence d'une amie tendre et attentionnée... (*A part.*) Ce que ça sert tout de même d'avoir passé par le Conservatoire! (*Haut.*) Oh ! alors, Lucien, sachez que rien ne pourra me rendre plus heureuse !

LUCIEN, emballé.

Non! ce que vous me bottez! ce que vous me bottez?

ESTELLE, comme en extase.

Ah! si le rêve que j'avais formé pouvait se réaliser pourtant!

LUCIEN.

Quel rêve?

ESTELLE.

Tenez, je vous vois arriver ici tous les jours après la séance...

LUCIEN.

Ça va bien. Jusqu'à présent, rien ne s'oppose...

ESTELLE.

Vous vous mettez là dans ce bon fauteuil. Mettez-vous-y.

LUCIEN, allant s'asseoir dans le fauteuil, qu'elle a été chercher près de la cheminée et qu'elle apporte devant la table.

Voilà.

ESTELLE.

Alors moi... je vous apporte un veston...

LUCIEN.

Ah! vous croyez?

ESTELLE.

Oui, on est plus à son aise en veston. Ça délasse. (Elle s'est placée sur le bras du fauteuil dans lequel Lucien est assis et lui parle dans le cou.) Et puis on a la sensation du chez soi. (Tendrement.) Vous ne voulez pas, dites, Lucien, goûter ici, près de moi, la sensation du chez vous?

LUCIEN, se retournant et lui prenant les mains.

Mais oui... je veux goûter cette sensation... et toutes les autres!... J'en ai soif de sensations!

ESTELLE.

Attendez... je vais vous chercher le veston!

LUCIEN, étonné.

Un veston d'homme? ici?

ESTELLE.

Oui... (Vivement.) C'est celui d'un de mes oncles. Oh! il est tout neuf! (A part avec tristesse.) Oscar ne l'a mis que deux fois.

Elle sort.

LUCIEN, seul, se levant et marchant dans la pièce.

Elle est adorable! Il n'y a pas à dire!... Pourvu qu'elle ne me fasse pas poser trop longtemps!

ESTELLE, revenant avec un veston clair.

Là... Mettez ça.

LUCIEN, il ôte sa jaquette et met le veston.

Oui... il n'y a pas à dire... On est plus à son aise comme ça... Et là, maintenant, qu'est-ce qu'il faut que je fasse pour continuer votre rêve?

ESTELLE, souriant.

Vous rasseoir là... sur ce même fauteuil...

LUCIEN, il obéit en souriant.

Voilà. Mademoiselle est servie. Après?

ESTELLE.

Eh bien! après, il faut faire comme chez vous, absolument. Vous occuper comme à l'ordinaire, travailler. Vous n'avez pas de lettres à écrire?

LUCIEN.

Non.

ESTELLE.

Pas de projets de loi à présenter?

LUCIEN, un peu étonné.

Je ne vois pas...

ESTELLE.

Un discours peut-être? Un député a toujours un discours en préparation.

LUCIEN, se levant.

Voyons, ma petite chérie, je ne suis pas là pour faire des discours... (Il se rapproche.) Et quand je vous vois devant moi si jolie, si appétissante, si désirable...! Mais rendez-vous compte... Je suis dans un état!... (Il l'a prise par la taille et l'embrasse dans le cou.) Ah! Estelle!

ESTELLE, le repoussant.

Non! Laissez-moi! Vous n'êtes pas sérieux! Comme si un député influent, à la veille d'être ministre n'était pas accablé de besogne !

LUCIEN.

Mais je ne suis pas à la veille d'être ministre!

ESTELLE, lui pinçant l'oreille.

Et la faute à qui, méchant garçon? (Gamine.) Quand je pense que ce monsieur qui est là... et dont je pince l'oreille... n'aurait qu'à monter à la tribune et à prononcer ce fameux discours que tout le monde attend pour être immédiatement appelé à diriger les Beaux-Arts! Fi, que c'est laid! Fi! que c'est laid!

LUCIEN, à part, étonné.

Ma parole! Je crois entendre ma femme!

ESTELLE.

Mais dites-moi donc tout de suite que vous ne voulez pas être ministre!

LUCIEN, agacé.

Voyons, Germaine... (Se reprenant.) Estelle...

ESTELLE, insistant.

Oui, dites-le moi donc!

LUCIEN.

Eh bien! oui... je vous le dis...

ESTELLE.

Tenez, vous me faites beaucoup de chagrin! beaucoup de chagrin!

Elle se laisse tomber sur le canapé en feignant de pleurer.

LUCIEN, à part.

Enfin... disons toujours comme elle. (Haut.) Eh bien, oui, na! Je serai ministre!

ESTELLE.

Et vous ferez votre discours?

LUCIEN.

Je ferai mon discours.

ESTELLE, revenant vers lui.

Quand?

LUCIEN.

Mais bientôt... le plus tôt possible.

ESTELLE.

Pourquoi pas tout de suite?

LUCIEN.

Mais, ma petite chérie, parce que je n'ai rien de ce qu'il me faut ici.

ESTELLE.

Comment ça?

LUCIEN.

Mais oui... J'ai besoin, pour mon discours, d'un

tas de documents... de gros bouquins. Je ne porte pas ça tout le temps sur moi, vous pensez bien...! (A part.) Là... comme ça on pourra parler d'autre chose.

ESTELLE, convaincue.

Ah! ça... évidemment... C'est une raison devant laquelle je m'incline. Si les matériaux vous font défaut.

LUCIEN.

Oh! parbleu! Si j'avais ce qu'il me faut ici!

ESTELLE, à part.

Enferre-toi, mon bonhomme!

LUCIEN.

Mais... puisque la partie est remise... laissez-moi au moins en profiter... (Il s'approche.) pour vous embrasser un peu.

ESTELLE, vivement.

Maman n'est pas là!

LUCIEN.

Puisque je la remplace!

ESTELLE, souriant.

Alors c'est différent. (Elle lui tend son cou, il l'embrasse à plusieurs reprises.) Assez!

LUCIEN.

Pourquoi? Je ne suis pas fatigué.

ESTELLE, comme après réflexion.

Dites-moi donc, Lucien, j'y pense! Vous êtes sûr qu'il n'y a aucun bouquin ici dont vous pourriez vous servir pour votre discours?

Elle montre sa bibliothèque.

LUCIEN.

Encore! (Gentiment.) Voyons, ma petite aimée, comment voulez-vous admettre?

ESTELLE.

Enfin... vous pourriez toujours regarder... par acquit de conscience...

LUCIEN.

Je ne veux pas vous refuser ça. (A part.) Qu'est-ce que je risque? (Il va à la bibliothèque, en tire quelques livres les uns après les autres.) *Quo Vadis?* Ce n'est pas avec ça!

ESTELLE, riant.

Evidemment!

LUCIEN, continuant.

Le député de Bombignac!

ESTELLE, souriant.

Un collègue!

LUCIEN, même jeu.

Monsieur le ministre!

ESTELLE, même jeu.

Un exemple!

LUCIEN, prenant un autre livre et stupéfait.

Hein! Traité de l'administration des Beaux-Arts... Ah! ça! C'est épatant!... Sur cent mille femmes, il n'y en a pas deux qui aient ce livre-là, certainement! Il n'y en a qu'une! Et c'est sur celle-là qu'il faut que je tombe!

ESTELLE.

Alors, puisque c'est ça dont vous avez besoin... rien ne vous arrête plus... Et vous vous mettez au travail.

LUCIEN.

Oui. (A part.) Je suis pris! (Il va s'asseoir à la table.) Non, si ma femme savait... ce qu'elle se tordrait! (Il s'assied, mais se relève et vient à Estelle.) J'y réfléchis pourtant! Le traité de l'Administration des Beaux-Arts... ça ne peut guère me servir que pour la fin de mon travail.

ESTELLE.

Ah! pour le début... il vous faudrait?

LUCIEN.

Un bouquin que j'apporterai demain... Parce que celui-là... Je vous fiche mon billet que vous ne l'avez pas, celui-là!

ESTELLE.

C'est?

LUCIEN, important.

« Lois et décrets portant réglementation des services des monuments historiques. »

ESTELLE, cherchant dans sa tête.

Ah! celui-là... dame!... En effet... Je ne me souviens pas du tout. Et puis, ce serait si extraordinaire! Ça s'appelle, vous dites?

LUCIEN, confiant.

« Lois et décrets portant réglementation des services des monuments historiques. »

ESTELLE.

Lois-et dé-crets...

Elle est allée à la bibliothèque et feint de chercher.

LUCIEN, à part, avec pleine sécurité.

Cherche, ma petite, va, cherche...

ESTELLE, avec joie.

Ah! mais... le voici!...

LUCIEN.

Hein ! (Il se précipite et voit le livre.) Il n'y a pas à nier... C'est ça ! (Au public en s'épongeant.) J'ai chaud ! C'est curieux, moi... Le surnaturel... Ça m'impressionne toujours !... (A Estelle, en lui prenant le livre des mains.) Eh bien, on verrait ça au théâtre... On dirait que c'est forcé... Et pourtant ! (Un temps.) Mais il n'y a pas de raison pour que ça finisse !... Vous avez certainement aussi « la réglementation des Musées nationaux ! »

ESTELLE.

Mais non, mon ami. Pourquoi voulez-vous ? C'est déjà une coïncidence assez curieuse...

LUCIEN, qui a cherché fébrilement dans la bibliothèque, bousculant les livres.

Tenez, qu'est-ce que je vous disais ? Et le Catalogue des Salons ! (Il prend d'autres bouquins.) Et tout... tout ce dont j'ai besoin !... Oh ! ma tête ! ma tête !

ESTELLE, jouant l'émotion.

Ah !... mon ami... Ah !

Elle laisse tomber sa tête sur l'épaule de Lucien.

LUCIEN, venant à elle.

Eh bien, quoi ? Qu'avez-vous ?

ESTELLE, avec âme.

Rien, mon ami, rien... Mais j'ai toujours été très superstitieuse... Alors, quand je pense que vous avez justement trouvé ici, chez moi, les ouvrages spéciaux qui vous étaient nécessaires, je me dis que certainement il y a quelque chose d'écrit là-haut à notre sujet... et que je dois jouer un rôle utile auprès de vous... Et alors... vous comprenez... la joie... le bonheur... la fierté... Enfin, je me sens toute remuée, quoi !

LUCIEN, grave.

Moi aussi je suis fataliste!... Il y a des indications, des symptômes dont l'homme le moins impressionnable a tout de même le devoir de tenir compte! Evidemment, résister à présent serait une folie! (Avec conviction.) Qui sait? Je dois peut-être faire un grand ministre! Et dans ce cas...

ESTELLE, avec transport.

Vous n'avez pas le droit de vous dérober!

LUCIEN.

Alors, un baiser pour que je fasse de la bonne besogne!

ESTELLE.

Deux, même!... (Elle l'embrasse et à part pendant qu'il va à la table.) Je crois que nous y sommes maintenant!

LUCIEN, il s'est assis et écrit fiévreusement, parlant à mesure qu'il écrit.

« Non, messieurs, ce n'est pas l'ambition qui me pousse à cette tribune! »

ESTELLE.

Très bien.

LUCIEN, même jeu.

« C'est un sentiment plus respectable, celui de dénoncer des errements que j'oserai qualifier de funestes! Un seul exemple! Je vois sur le chapitre 39... (A Estelle.) Les monuments historiques? Où sont les monuments historiques?

ESTELLE, lui apportant le livre.

Voilà!

LUCIEN, prenant l'exemplaire.

Merci. (Il le feuillette.) « Je vois par exemple qu'on

a dépensé 33. 333 fr. 33 centimes pour des travaux dont le détail... » (Il se retourne — à Estelle.) Mais tu jures que tu seras à moi, n'est-ce pas, quand je serai ministre !...

ESTELLE.

Oh ! plutôt deux fois qu'une !

LUCIEN.

Merci. (Reprenant.) « Pour des travaux... (A lui-même.) Zut, il faut que je fasse l'addition : 2 et 3, 7 et 6, 13...

Il continue à travailler.

ESTELLE, elle reste une seconde à le considérer.

Ouf ! Il est lancé maintenant ! Madame Maréchal pourra être contente ! (Un temps. Elle se lève et regarde la pendule.) Ah ! mais nous allons ce soir, maman et moi, à la répétition générale des Nouveautés ! Si je me coiffais un peu pendant que mon député pioche son discours... Ce serait toujours ça de fait !

Elle sort par la gauche, premier plan, sur la pointe des pieds.

SCÈNE X

LUCIEN, seul, puis ESTELLE.

LUCIEN, continuant à écrire.

« .. Et si j'ajoute à cette somme de 33.333 fr. 33, la somme de 22.222 fr. 22 dépensée sous la rubrique « matériel » pour permettre à Messieurs les chefs de bureau de placer sous leurs pieds des tapis en moquette, nous arrivons à un total. (Il éternue.) A un total de... (Il éternue de nouveau.) Bon ! est-ce que je m'enrhumerais par hasard? (Il fouille dans la poche du

veston.) Où est donc mon mouchoir? Ah! je suis bête!... dans ma jaquette que j'ai enlevée tout à l'heure. (Il se lève et s'aperçoit qu'il est seul.) Tiens, Estelle n'est plus là ! Elle n'a pas voulu me troubler pendant mon travail sans doute ? (Il va prendre sa jaquette sur la chaise où elle se trouve, fouille dans les poches et en sort une perruque blonde et une barbe de même couleur.) Qu'est-ce que c'est que cela ? Ah! oui, ce que je viens d'acheter tout à l'heure! Comme ça, au moins, si je rencontre ma femme au moment d'entrer ou de sortir, impossible d'être pigé! (Il fait tourner la perruque, et la fausse barbe sur sa main.) Je dois avoir une bonne tête avec ça! (Il met la perruque, se regarde dans la glace.) Eh! eh! ça ne me va déjà pas si mal... Le type du beau blond...

ESTELLE, elle entre en ce moment et dans un cri.

Oh ! mon Dieu, Oscar!

Elle tombe raide de tout son long sur le canapé.

LUCIEN.

C'est idiot, ça ! J'ai dû lui faire peur. Mais pourquoi m'a-t-elle appelé Oscar? (Il va à elle.) Estelle! ma petite Estelle! (Effrayé.) Mais elle se trouve mal! Il faut appeler. (Criant.) Holà, quelqu'un! la femme de chambre! (Un temps.) Il n'y a donc personne ici !

Il sort en courant, affolé.

ESTELLE, toujours pâmée.

Est-ce un rêve? Tu me reviens donc?

LUCIEN, rentrant.

Personne! Et madame Lecardon qui ne rentre pas! (Revenant à Estelle.) Voyons, ma petite chérie, qu'est-ce que vous avez? (A lui-même, hésitant.) Je me demande s'il n'est pas de mon devoir de la dégrafer.. (Un temps.) Oui, c'est de mon devoir. Mais où est

donc sa chambre? (Il va au fond à droite et ouvre la porte.) Non, pas par là, c'est la salle à manger. (Il va à gauche, même jeu.) Ici...

Il vient à Estelle, la prend dans ses bras et l'emporte.

ESTELLE, à demi pâmée.

Oscar!...

LUCIEN, l'emportant.

Mais pourquoi m'appelle-t-elle Oscar?

SCÈNE XI

ZÉLIE, seule.

ZÉLIE, entrant.

Mademoiselle m'a appelée. (Elle s'arrête.) Tiens, personne! (Voyant la jaquette de Lucien jetée sur une chaise.) Bizarre! Il a enlevé sa jaquette! (Elle prend la jaquette en main. Le portefeuille de Lucien en tombe, des papiers s'éparpillent à terre, elle les ramasse.) Tiens, un permis de circulation sur les chemins de fer! Ont-ils de la veine, ces députés, de voyager à l'œil!... Ça vaut encore mieux que le sou du franc! (Lisant une carte de visite.) « Monsieur Lucien Maréchal, député de la Basse-Saône. » Ça, c'est drôle, mon département! Si je lui demandais un bureau de tabac pour papa?... (Elle remet les papiers dans le portefeuille, le portefeuille dans la jaquette, et la jaquette sur le fauteuil.) Mais pourquoi diable a-t-il enlevé son habit? Il ne fait pas chaud pourtant ici? (Un temps.) Et personne dans la maison, on dirait! Il n'est cependant pas sorti en manches de chemise, notre député! (Un temps.) Je ne suppose pas que ce soit dans la chambre de made-

moiselle... (Elle va regarder par le trou de la serrure. — Cri d'effroi.) Oh ! mon Dieu ! Il est en train de l'assassiner ! (Elle se recule épouvantée.) Voyons .. Faut tout de même que je sois bien sûre avant d'appeler... Du courage. Jetons encore un coup d'œil... (Elle regarde de nouveau, sa figure s'épanouit. — Sourire.) Non, je m'étais trompée !.. Ah ! j'aime mieux ça ! (Remontant en scène. — Au public.) Tout de même, je trouve qu'elle en a un certain culot, mademoiselle ! Non ! Et moi qui me privais de faire monter le valet de chambre d'en face, quand ces dames étaient à la maison. Ah ! bien... Attends un peu, mon colon ! Tu vas voir ! (Elle ouvre la fenêtre, ôte son tablier qu'elle attache à l'appui-fenêtre.) Eh ! mais ! il est justement dans la rue. Anatole ! (Criant.) Psstt ! Psstt ! Eh ! je descends ! (A elle-même.) Non ! Si elle se figure, mademoiselle, que je vais me gêner maintenant !

Elle sort en courant, par la porte de droite, premier plan. La scène reste vide une seconde, madame Lecardon entre par le fond à gauche.

SCÈNE XII

MADAME LECARDON, seule.

Eh bien ? Avez-vous été sages, les enfants ? (Voyant la pièce vide.) Personne. Il doit être parti. (Elle va à la chambre d'Estelle et veut l'ouvrir. La porte résiste. — Avec étonnement.) Curieux ! (Elle écoute. — Cri terrible) Si encore c'était la première fois qu'elle me faisait ce coup-là ! (Elle secoue énergiquement la porte. La porte résiste ; criant :) Mais ouvrez ! Ouvrez, misérables ! (Nouveaux efforts, la porte continue de résister.) Ah ! vous refu-

sez !.. Eh bien, j'entrerai quand même ! Le serrurier n'est pas loin, heureusement !

Elle sort en courant par le fond à gauche, en faisant de grands gestes de colère.

SCÈNE XIII

LUCIEN, ESTELLE.

LUCIEN, il sort timidement de la chambre d'Estelle. Il n'a plus sa perruque.

Ouff ! Elle est partie !

ESTELLE, paraissant à son tour.

Pour ramener le serrurier.

LUCIEN.

Ça nous donne un peu de temps.

ESTELLE.

Non. Il travaille justement au-dessus. Maman sera ici dans une minute.

LUCIEN.

Elle paraît vraiment furieuse. Qui aurait pu se douter de ça ? Je file, c'est plus prudent !

ESTELLE.

Oh ! mais, moi aussi !

LUCIEN.

Où ça ?

ESTELLE.

Ça m'est égal ! N'importe où ! Je prends le train pour quarante-huit heures ! Non... Quarante-huit heures de gifles ! Je n'ai pas envie de recommencer la série !

LUCIEN.

Je ne comprends pas !

ESTELLE.

Je vous expliquerai ça en route, si vous m'accompagnez.

LUCIEN.

Je te crois que je t'accompagne ! Créature adorable ! Un voyage de deux jours avec toi ! Mais c'est le rêve !...

ESTELLE.

Mais votre femme ?

LUCIEN, lui baisant les mains.

Chère ange ! Elle pense à tout ! Eh bien, ma femme... j'inventerai un prétexte ! Une mission... la visite d'un monument historique... Pierrefonds par exemple...

ESTELLE, prêtant l'oreille.

Hé ! voilà maman ! Vite ! gagnons du temps. (Elle court à la porte du fond à gauche et donne un tour de clé.) Ça la retardera toujours un peu... Et maintenant je prends mon chapeau et mon manteau et nous filons par l'escalier de service.

Elle sort vivement par la droite, premier plan.

LUCIEN.

Voilà... voilà... Je te suis !..

Il a déjà enlevé son veston et remis sa jaquette. Il prend à la hâte son chapeau et court rejoindre Estelle. Au même moment on entend secouer la porte du fond. à droite.

SCÈNE XIV

MADAME LECARDON, LE SERRURIER, puis GERMAINE.

La scène reste vide. Coups donnés sur la porte du fond à droite. — Pesée. — La porte cède enfin. — Le serrurier et madame Lecardon paraissent.

MADAME LECARDON.

Oh ! elle me paiera ça ! (Voyant que la porte de la chambre d'Estelle est ouverte.) Tiens ! C'est ouvert !

LE SERRURIER, à lui-même, philosophe.

Ça sent le drame ici.

MADAME LECARDON, à Zélie qui rentre par la droite, premier plan.

Où est mademoiselle ? Vous avez vu mademoiselle ?

ZÉLIE.

Oui, madame, en bas, au moment où elle montait en voiture avec M. Maréchal, pour se faire conduire à la gare du Nord.

MADAME LECARDON.

A la gare du Nord ?

ZÉLIE.

Oui. Même qu'elle m'a chargée de dire à madame qu'elle partait avec M. Maréchal pour quarante-huit heures, afin de donner à madame le temps nécessaire pour se calmer.

MADAME LECARDON.

Partie! Ah! la gredine! Ah!

Ses bras battent l'air. Elle semble suffoquer, puis tombe raide dans un fauteuil en poussant des cris.

ZÉLIE, effrayée.

Eh bien! Qu'est-ce qui lui arrive? (L'appelant.) Madame! Madame! Ma bonne maîtresse! (Au serrurier.) Vite! Un médecin. Au 38, en face, il y en a un; ramenez-le tout de suite!

LE SERRURIER.

J'y cours!

Il sort par le fond, à gauche.

SCÈNE XV

MADAME LECARDON, toujours inanimée, ZÉLIE, puis GERMAINE.

ZÉLIE, agenouillée près de madame Lecardon et essayant de la faire revenir à elle.

Voyons, ma bonne maîtresse, mademoiselle n'est pas perdue. M. Maréchal est un galant homme. Il vous la rendra.

GERMAINE, elle entre par le fond, tenant en main sa voilette.

Le signal était mis... C'est qu'on m'attend. (Apercevant madame Lecardon et Zélie.) Ah! mon Dieu! un accident!

ZÉLIE, à part.

Tiens! la dame de tantôt! (Haut.) Madame Lecardon vient d'avoir une faiblesse. J'ai très peur. Elle ne reprend pas connaissance.

GERMAINE, *effrayée.*

Pauvre femme ! Mais qu'est-ce qui s'est donc passé ? Comment ça lui est-il venu ?

ZÉLIE.

Tout à coup. V'lan ! parce qu'elle a appris que sa fille, mademoiselle Estelle, était devenue la maîtresse de M. Maréchal.

GERMAINE.

Hein ?

ZÉLIE, *continuant.*

Oui, et qu'elle venait de partir avec lui pour quarante-huit heures.

GERMAINE.

Oh !

Elle suffoque et vacille.

ZÉLIE.

Eh bien, madame, qu'est-ce qui vous prend ? Oh ! mon Dieu ! Mais voilà qu'elle se trouve mal, elle aussi !

GERMAINE.

Ah ! Ah !

Elle tombe à son tour inanimée sur le canapé.

ZÉLIE, *éperdue.*

Et de deux maintenant !

SCÈNE XVI

ZÉLIE, MADAME LECARDON, GERMAINE, *toutes deux inanimées,* ISIDORE.

ISIDORE, *entrant.*

Ma foi, tant pis ! Puisque je ne peux pas vivre sans

elle, je vais l'épouser! Au moins, comme cela, elle ne sera pas à un autre! (Il aperçoit les deux femmes sans connaissance et à Zélie.) Hein? Ma cousine ici? Qu'est-ce qui est arrivé?

ZÉLIE, levant la tête.

Ah! monsieur Isidore... Venez à mon secours!

ISIDORE.

Mais où donc est Estelle? Il faudrait l'appeler!

ZÉLIE.

Ah! bien! Il me faudrait un rude coffre!... Pour l'instant, elle roule en chemin de fer, sur la ligne du Nord, avec M. Maréchal, son amant.

ISIDORE, tremblement convulsif..

Estelle... à un autre qu'à moi! Oh!

A son tour il se trouve mal et tombe également dans l'un des fauteuils.

ZÉLIE, épouvantée.

Encore un! Ah! Zut!...

ACTE TROISIÈME

Même décor qu'au premier acte. Mais il n'y a plus ni encre ni papier sur le bureau. Et la bibliothèque tournante est veuve de livres.

SCÈNE PREMIÈRE

D'ÉCLANCHETTES, CÉLESTIN, UN PEINTRE EN BATIMENTS, puis GERMAINE, puis MONSIEUR et MADAME BACHORELLE.

D'ÉCLANCHETTES, il entre par le fond, et à Célestin qui vient de l'introduire.

Madame Maréchal?

CÉLESTIN.

Je vais voir si madame est visible?

D'ÉCLANCHETTES.

Elle est certainement visible pour moi. Elle m'attend. (Au public, d'un air béat.) Elle m'attend!...

CÉLESTIN.

Alors si monsieur veut entrer ici... Le grand salon est encombré. On démolit l'estrade.

Il sort par la droite au fond.

D'ÉCLANCHETTES, à lui-même avec un soupir.

C'est juste... on l'enlève... avant qu'elle n'ait servi ! Ah ! quel rôle joue-je auprès de cette femme ! Celui d'un tonton ! d'un domestique.

La fenêtre de gauche s'ouvre et un peintre en bâtiments paraît, sortant du balcon.

LE PEINTRE EN BATIMENTS, à d'Eclanchettes.

Là... Vous pouvez dire à votre patronne...

D'ÉCLANCHETTES, estomaqué.

Plaît-il ?

LE PEINTRE, voyant qu'il s'est trompé.

Faites excuse, monsieur... Je vous prenais pour le larbin.

D'ÉCLANCHETTES, à part.

Cet homme serait-il un écho de ma propre pensée ?

LE PEINTRE, à Célestin qui vient de rentrer.

Vous pouvez dire à la bourgeoise que c'est fini pour aujourd'hui. Mais je laisse mes ustensiles. Nous reviendrons encore demain pour donner une dernière couche aux volets.

Il sort par le fond.

CÉLESTIN.

Entendu. (Le peintre est sorti, à d'Eclanchettes.) Ah ! On ne se figure pas, monsieur, le gâchis que font ces hommes-là, quand ils travaillent dans une maison. Entre eux et les tapissiers...

D'ÉCLANCHETTES.

La teinture et la tenture.

CÉLESTIN, voyant entrer Germaine.

Mais voici madame.

Il sort.

GERMAINE, à d'Eclanchettes à qui elle donne la main.

Ah ! cher monsieur ! Je vous attendais avec une impatience !

D'ÉCLANCHETTES, joyeux et empressé, l'air béat.

Vrai?...

GERMAINE, l'interrompant.

Oui... pour connaître le résultat de vos nouvelles démarches.

D'ÉCLANCHETTES.

Eh bien, voilà ! (Soupir.) J'avais fait le tour de tous les journaux pour les prier d'annoncer votre soirée. J'ai refait le même tour en sens inverse pour les prier... de la désannoncer. Ce que j'ai dû jouer un rôle stupide auprès de tous ces gens là !

GERMAINE, aimable.

Je suis sûre que vous l'avez joué admirablement.

D'ÉCLANCHETTES.

Mais je songeais que, lorsqu'il s'agit de contenter celle qu'il aime, l'homme doit être prêt à tous les sacrifices... et c'était presque avec bonheur que j'immolais mon amour-propre sur l'autel de votre fantaisie !

GERMAINE.

Eh bien, c'est très gentil ce que vous avez fait là.

D'ÉCLANCHETTES, implorant.

Alors, vous êtes contente? Et je puis peut-être espérer qu'un jour,... ou un soir... Oh ! l'heure m'est égale !

GERMAINE.

On n'est pas plus accommodant !

D'ÉCLANCHETTES, lui prenant les mains.

Voyons? Quand ce sera-t-il?

GERMAINE, se dégageant, à part.

Quelle glu! (Haut.) Mais je ne sais pas, mon ami... C'est une décision à prendre... et c'est ça qui est terrible pour moi! Jugez donc que, même pour les plus petites choses, je n'ai jamais pu me déterminer sans consulter mon mari.

D'ÉCLANCHETTES.

Voilà bien ma chance à moi!

GERMAINE.

Et puis, je vous assure... Ce n'est pas le moment de me brusquer... J'ai des idées noires... Voyons... vous ne pouvez donc pas me rendre une seule fois un petit service sans arriver tout de suite avec votre note acquittée.

D'ÉCLANCHETTES.

C'est vrai... Je manque de tact! Mais c'est parce que je vous aime! Je vous aime à en devenir bête, depuis quelque temps!

GERMAINE.

Mais non;... je vous assure... Je ne me suis aperçue d'aucun changement.

D'ÉCLANCHETTES.

Je ne pense qu'à vous! Tenez! la nuit dernière savez-vous ce que j'ai rêvé? Dans un élan passionné, vous veniez de vous donner à moi!

GERMAINE.

Eh bien, il ne faut pas vous plaindre! C'est déjà un joli petit acompte, ça!

D'ÉCLANCHETTES.

Mais vous allez voir comment il a fini mon rêve! Je vous le dis! Je n'ai jamais eu de chance! Au mo-

ment de nous séparer, comme je m'apprêtais à vous exprimer la reconnaissance émue dont mon cœur était plein, vous m'avez dit... et de quel ton m'avez-vous dit ça !

GERMAINE, *souriant.*

Je suis curieuse de savoir ce que j'ai pu vous dire.

D'ÉCLANCHETTES.

« Pour vous, mon ami, ce ne sera que cinquante louis. »

GERMAINE, *scandalisée.*

Oh ! monsieur d'Eclanchettes ! Vous n'avez pas honte !

D'ÉCLANCHETTES, *étonné.*

J'ai encore manqué de tact peut-être ?

GERMAINE.

Ah ! cette fois, par exemple ! Ça passe la mesure !

D'ÉCLANCHETTES, *pleurnichant.*

Bon ! Voilà que vous êtes fâchée maintenant ! Je ne pouvais pas savoir pourtant ! Puisque ce n'était qu'un rêve ! (*s'approchant piteux.*) Voyons ! Qu'est-ce qu'il faut faire pour obtenir mon pardon ?.. Faut-il retourner dans tous les journaux pour leur dire le contraire ?..

GERMAINE.

Non. Allez simplement chez M. de Féraudy et mademoiselle Lara pour leur demander de ne pas se déranger jeudi. Vous leur expliquerez qu'un deuil, qu'une maladie... ce que vous voudrez enfin...

D'ÉCLANCHETTES.

J'y cours de ce pas ! Vous avez leurs adresses ?

GERMAINE.

Oui, à côté, dans le petit salon. Je vous les donne.

CÉLESTIN, annonçant et introduisant.

Monsieur et madame Bachorelle.

MADAME BACHORELLE, à Germaine, avec sollicitude.

Comment es-tu ?

Elle l'embrasse.

GERMAINE.

Pas trop mal.

BACHORELLE, à Germaine, lui donnant la main, et aussi, avec intérêt.

Au moins, avez-vous un peu dormi cette nuit, ma chère nièce ?

GERMAINE.

Oui, un peu.

MADAME BACHORELLE, même jeu.

Et Lucien ? T'a-t-il donné de ses nouvelles ?

GERMAINE.

Oui... J'ai reçu une longue lettre explicative... (Indiquant par un mouvement que la présence d'Eclanchettes l'empêche de parler.) Je te la donnerai à lire. Il m'annonce d'ailleurs son retour pour aujourd'hui. (A M. et madame Bachorelle.) Mais vous permettez, n'est-ce pas ? un renseignement à donner à monsieur... Je reviens dans un instant.

MADAME BACHORELLE.

Fais donc, ma chérie.

GERMAINE, à d'Eclanchettes.

Si vous voulez venir avec moi, cher monsieur ?....

Elle sort par la droite au fond, d'Eclanchettes la suit.

SCÈNE II

MONSIEUR BACHORELLE, MADAME BACHORELLE.

MADAME BACHORELLE, à son mari.

Chère petite! Quel coup pour elle!

BACHORELLE.

Bah! Elle se remettra. Ça veut mieux qu'une jambe cassée.

MADAME BACHORELLE.

Comment? Tu ne trouves pas, comme moi, que ce Lucien est le dernier des misérables?

BACHORELLE.

Mais non, ma bonne amie. C'est un homme, voilà tout! Un homme comme les autres, et qui n'en a fait ni plus ni moins. Son seul tort est de s'être laissé pincer. Aussi ton devoir de parente est-il de conseiller à Germaine l'oubli... le pardon.

MADAME BACHORELLE.

Qu'est-ce que c'est que ces manières-là? Alors, à entendre monsieur, tous les hommes tromperaient leurs femmes?

BACHORELLE.

Pas tous, ma bonne amie. Moi, je ne t'ai jamais trompée.

MADAME BACHORELLE.

Il ne s'agit pas de toi. Il s'agit d'Adolphe, mon éternellement regretté mari, et dont tu n'es, toi, que

la continuation, la caricature posthume... Si tu m'as trompée, ce qui, du reste, m'est parfaitement indifférent, sache du moins qu'Adolphe, ce foyer de toutes les vertus, était incapable de la moindre trahison... Et je ne supporterai pas, tu entends, que tu te permettes devant moi des insinuations qui sont un outrage à sa chère et glorieuse mémoire! Voilà! Tu as compris? Qu'est-ce que tu trouves à répondre?

BACHORELLE.

Flûte! Flûte! Flûte! Tu m'exaspères à la fin avec la fidélité d'Adolphe.

MADAME BACHORELLE.

Hein?

BACHORELLE.

Ah! Elle était jolie sa fidélité!

MADAME BACHORELLE.

Tu oses dire qu'Adolphe me trompait?

BACHORELLE.

Oui, ma vieille... comme les autres .. plus que les autres... puisqu'il te trompait environ deux cents fois sur 365 jours. Et si tu veux des preuves... A ton service! (Marchant avec animation dans la pièce et revenant en scène.) Mais c'est comme sa musique! Jamais il n'en a foutu un clou! Elle est de moi, toute sa musique!

MADAME BACHORELLE.

Pourtant, quand je l'enfermais pour travailler?...

BACHORELLE.

Il me forçait à lui passer mes manuscrits de la rue par une ficelle. Il avait installé une poulie à la fenêtre.

MADAME BACHORELLE, suffoquant.

Oh! J'étouffe!

BACHORELLE.

Et moi je respire! (Lançant sou poing contre le ciel.) Chenapan! Enfin! Te voilà démasqué!

MADAME BACHORELLE.

Mais voyons, Albert... Plus tard... pourquoi ne m'avoir pas tout dit?

BACHORELLE.

Mais parce que tu m'aurais flanqué à la porte, tout simplement!

MADAME BACHORELLE.

Je ne comprends pas!

BACHORELLE.

Voyons... Glé, Glé, toi qui es si intelligente, réfléchis un peu! Qu'est-ce que j'étais pour toi? Rien... Qu'est-ce qu'Adolphe était pour toi? Tout. Alors juge un peu! Si je t'avais démoli ton idole, il ne serait rien resté de moi, puisque je n'en étais que le piédestal. Mais c'est à tel point, ma bonne, que si tu avais eu un enfant de moi, j'aurais tout essayé pour te faire croire qu'il était de lui! Et j'y serais parvenu!

MADAME BACHORELLE, incrédule.

Oh! après deux ans!

BACHORELLE, narquois.

Ça ne fait rien... Tu aurais fini par le croire... Un homme dont les œuvres avaient une telle portée!

MADAME BACHORELLE, après quelques pas dans la pièce.

Et dire que depuis trois ans que ce misérable Adolphe est mort, mon passé était resté mon présent!

BACHORELLE, sur un ton de doux reproche.

... Même en face de ton futur ! (Un temps.) Ah ! Brigand ! Scélérat ! Chameau ! Non ! Ce qu'il était ignoble avec moi, cet homme ! Tu ne peux pas t'en faire une idée ! Et tout ça, parce qu'il me savait faible de caractère et amoureux de sa femme.

MADAME BACHORELLE.

Ah ! Albert ! Le voile se déchire ! Je comprends mon aveuglement et ton héroïque amour ! Tu es grand comme le monde ! A partir d'aujourd'hui, c'est toi seul que j'ai toujours aimé !

Elle tombe dans les bras de son mari.

BACHORELLE, l'embrassant.

Enfin ! Je marche vivant dans mon rêve étoilé !

SCÈNE III

MONSIEUR BACHORELLE, MADAME BACHORELLE, GERMAINE.

GERMAINE, elle voit sa tante embrasser son oncle.

Ah !

MADAME BACHORELLE.

Ah ! ma pauvre chérie, comme je te plains de n'avoir pas, comme moi, un second mari pour te consoler du premier !

GERMAINE.

Tu te trompes, ma tante. Je n'aspire pas encore après un second mari... Tout ce que je demande... c'est de rattraper le premier.

MADAME BACHORELLE.

Ah! oui! Au fait, Lucien t'a écrit! Qu'est-ce qu'il te dit?

GERMAINE, *tirant une lettre de sa poche.*

Tiens, lis!

MADAME BACHORELLE, *lisant.*

«Ma chérie,

» Comme je te l'avais dit dans ma dépêche, je » comptais revenir dès hier de Pierrefonds. Mais le » mauvais état du monument m'oblige à prolonger » encore mon séjour jusqu'à demain... »

GERMAINE.

La lettre est d'hier; donc demain, c'est aujourd'hui.

MADAME BACHORELLE, *continuant.*

« Je me bourre de documents et je ne perds pas mon temps. » (*A Germaine lui rendant la lettre.*) Eh bien! il en a un toupet! Il me rappelle Ad...

BACHORELLE, *l'interrompant.*

Chut! Plus jamais ce nom-là devant moi!

GERMAINE.

Comment?

MADAME BACHORELLE.

Oui... Je t'expliquerai ça. (*A Bachorelle qu'elle baise au front.*) Ange, va! Gounod! Massenet! Saint-Saens!

GERMAINE, *à part.*

Elle est folle!

MADAME BACHORELLE.

Mais qu'est-ce que tu vas lui dire, à ton mari, quand il reviendra?

GERMAINE.

Rien.

BACHORELLE.

Ah! la bonne farce!

MADAME BACHORELLE.

Tu ne le gronderas même pas?

GERMAINE.

Oh! Non! Je n'y pense pas! Pauvre Lucien!

MADAME BACHORELLE.

Comment? Tu le plains? un homme qui se sauve à Pierrefonds avec sa maîtresse...

GERMAINE.

Oh! Qu'est-ce que tu veux? C'est bien fait pour moi. Je l'avais trop embêté aussi, depuis notre mariage, avec mon ambition.

MADAME BACHORELLE.

Comment ? Tu n'as plus d'ambition pour ton mari?

GERMAINE.

Non! Plus du tout! Et je ne veux qu'une chose : le garder pour moi toute seule. Je viens d'en faire la triste expérience. Lucien serait trop exposé, vois-tu, s'il était ministre! Enfin! C'est un mauvais rêve que j'espère oublier. Le tout, c'est qu'il trouve ici ses bonnes pantoufles, son bon canapé, son bon bureau, avec rien dessus... Ainsi vois... (Elle montre le bureau.) Plus d'encrier. Plus de papier dans la bibliothèque tournante. Et des ordres sont donnés aux domestiques pour qu'on le laisse dormir ou rêvasser tout à son aise, et qu'on lui épargne jusqu'aux visites de ses électeurs! Il était furieux de cette soirée que nous devions donner... Plus de soirée !... Il enrageait d'être poussé au ministère... Plus de ministère! Personne ne lui en parlera plus!

MADAME BACHORELLE.

Mais toutes les démarches que tu avais faites depuis deux ans ?...

GERMAINE.

Annulées, biffées !

MADAME BACHORELLE.

Mais le président du Conseil qui devait faire directement appel à son dévouement.

GERMAINE.

Il ne fera pas appel. J'y ai été, ce matin, chez le président du Conseil. Et je lui ai confié — tu vois comme c'est simple — que mon mari souffrait depuis quelque temps d'une affection de cœur... Je n'ai pas dit pour qui, naturellement.

CÉLESTIN, *ouvrant la porte et annonçant.*

Madame, c'est Monsieur ; je l'entends qui monte.

Il ressort.

GERMAINE, *émue.*

Lui ! Oh !

MADAME BACHORELLE.

Du calme... Surtout !

BACHORELLE.

Du sang-froid.

GERMAINE.

Oh ! J'en aurai ! Et puis, je suis si contente de le revoir !

SCENE IV

LES MÊMES, LUCIEN.

LUCIEN, *prenant Germaine dans ses bras.*

Ah ! ma chérie ! Quelle joie de se revoir !

GERMAINE.

Ah! oui! mon ami!

LUCIEN.

Ce que je me suis ennuyé après toi pendant ces deux jours!

GERMAINE.

Moi aussi, mon ami!

LUCIEN, serrant la main de M. et de madame Bachorelle.

Mon cher oncle! ma chère tante!

MADAME BACHORELLE, à Lucien.

Un bon voyage, mon neveu?

LUCIEN.

Excellent.

MADAME BACHORELLE.

Alors cette inspection à Pierrefonds?

LUCIEN.

Tout s'est très bien passé. Je suis enchanté de ce que j'ai vu.

MADAME BACHORELLE.

Vous aviez, en effet, devant vous, un bien beau corps... de bâtiment.

LUCIEN, à part.

Elle m'a fait peur.

MADAME BACHORELLE.

Et qu'on a plaisir à embrasser... d'un seul coup d'œil...

LUCIEN, à part.

Si elle se doutait...

MADAME BACHORELLE.

Allons! Très heureuse de vous avoir serré la main

à votre arrivée... Mais il est temps que nous vous laissions.

LUCIEN.

C'est cela. Au revoir, ma tante. (Serrant la main à Bachorelle.) Au revoir, mon oncle.

MADAME BACHORELLE, à Lucien.

Oui, regardez-le bien, votre oncle, avant de le laisser partir.

LUCIEN, étonné.

Je le regarde.

MADAME BACHORELLE.

Et mettez-vous à genoux devant lui.

LUCIEN.

Si ça peut vous faire plaisir.

Il fait le geste de s'agenouiller.

MADAME BACHORELLE, le retenant.

Non... ne vous y mettez pas, ça salirait votre pantalon. Mais c'est à genoux moralement qu'il faut vous mettre devant cet homme admirable, l'auteur volontairement ignoré de tant de chefs-d'œuvre!

LUCIEN, étonné, à Bachorelle.

Qu'est-ce que vous avez donc fait?

BACHORELLE, d'un seul trait.

« Choux de Bruxelles. — Chevalier rose, — Bride abattue, — Haricot blanc — Vasistas entr'ouvert — Tes yeux bleus — Sourire enchanté. — Bâtard masqué — Salade printanière... (Il s'arrête et à lui-même avec joie.) Enfin, je peux donc signer maintenant!

LUCIEN, bas, à Germaine.

Ils ont un grain!

Mouvement de Germaine pour indiquer qu'elle est de cet avis.

CÉLESTIN, annonçant.

M. Destany demande à parler à monsieur.

LUCIEN, à Germaine.

Ah! oui!... Un renseignement architectural à lui demander. Je lui avais donné rendez-vous ici! (Vivement.) Mais je peux le faire attendre.

GERMAINE.

Non! Il vaut mieux que tu liquides en quelques minutes. Je reconduis mon oncle et ma tante et je reviendrai tout à l'heure, voilà tout.

LUCIEN.

Comme tu voudras. (A Célestin.) Faites entrer.

M. et madame Bachorelle disent au revoir de la main à Lucien et sortent par la droite au fond accompagnés de Germaine.

SCÈNE V

LUCIEN, DESTANY.

DESTANY, à Lucien, après lui avoir serré la main et à mi-voix.

Qu'est-ce qui se passe?

LUCIEN, vivement.

Donne-moi tout de suite la clé de ton petit rez-de-chaussée.

DESTANY, estomaqué.

Hein? Pourquoi?

LUCIEN.

Parce que j'en ai besoin.

DESTANY, *estomaqué.*

Pour y conduire une femme?

LUCIEN.

Dame!...

DESTANY.

Je n'en reviens pas!

LUCIEN.

La personne demeure en face d'ici... Aussi, c'est trop dangereux, tu comprends... J'ai le trac... Alors... jusqu'à ce qu'elle ait déménagé...

DESTANY, *stupéfait.*

Voyons... C'est moi qui déménage en ce moment! Toi qui adorais ta femme!...

LUCIEN.

Eh! Qu'est-ce que tu veux! C'est de sa faute ce qui est arrivé! Elle m'avait menacé, si je ne devenais pas ministre, d'un tas de choses désagréables.

DESTANY, *réprouvant.*

Alors, c'est pour la punir? Eh bien, mon cher, je t'avoue franchement que je trouve la punition exagérée. (*Catégorique.*) Et tu n'auras pas ma clé.

LUCIEN.

Voyons!...

DESTANY, *énergique.*

Non... Je ne prêterai pas les mains...

LUCIEN.

Mais c'est ta clé seulement que je te demande.

DESTANY.

Non. J'irai plutôt trouver ta femme. Et je la supplierai, dans l'intérêt de votre bonheur à tous deux, de renoncer à une ambition dont les effets sont si désastreux.

LUCIEN.

Il ne manquerait plus que ça maintenant que ma femme m'empêchât d'être ministre !

DESTANY.

Pourquoi ?

LUCIEN.

Parce que je veux l'être !

DESTANY, ahuri.

Hein !

LUCIEN, s'emballant.

Eh ! Que veux-tu ? L'ambition m'est venue. Ah ! certes, tu me connais !... ce n'est pas pour le vain appât du pouvoir ! Mais quand l'honnête homme se sent capable de prendre en mains les rênes du gouvernement, ce serait lâche à lui d'hésiter ! Mais réfléchis, mon ami. Que de bien à faire ! Que d'abus à prévenir ! Que d'injustices à réparer ! Presque jamais les gens ne sont à leur vraie place et végètent ignorés, faute d'emplois ! Tiens, rien qu'à la Comédie-Française ..

DESTANY, ahuri.

Mais qu'est-ce que la Comédie-Française vient faire dans tout ça !...

LUCIEN, comme suivant son idée.

Il faut qu'elle y entre ! Il le faut !

DESTANY.

Qui ça ?

LUCIEN.

Mais Estelle !

DESTANY.

Ah !... Parfaitement... Je commence à comprendre.

LUCIEN.

Ah ! si tu savais, mon ami... Quel charme ! Quelle

grâce ! Enfin, c'est l'amour dans ce qu'il y a de plus délicieux, avec un piment d'inconnu, de mystère et de fantaisie gamine... Tiens ! un exemple !...

DESTANY, *railleur.*

Choisis-le bien.

LUCIEN.

Ainsi dans nos étreintes les plus tendres, la chère petite... Non, tu ne devineras jamais... Eh bien, elle s'amusait à m'appeler Oscar...

DESTANY, *étonné.*

Pourquoi ?

LUCIEN.

Ah ! Tu n'y es pas ?... J'en étais bien sûr ! Eh bien, moi... j'ai compris : « Oscar ou le mari qui trompe sa femme ». Est-ce assez spirituel, hein ?

DESTANY, *lui tapant sur l'épaule.*

Et toi, es-tu assez bête !... Enfin, mon cher, au point où tu en es, il faut que ta passion s'use. Elle s'usera. J'espère que ce sera avant que tu ne sois devenu tout à fait gâteux.

LUCIEN, *voyant Germaine qui entre.*

Chut ! ma femme !

DESTANY, *à Germaine.*

Toutes mes excuses, chère madame, d'avoir retardé de quelques minutes des épanchements si naturels...

GERMAINE.

Oh ! monsieur... ce qui est différé n'est pas perdu...

Ils se serrent la main. Destany sort par le fond, reconduit par Lucien. On voit que celui-ci insiste encore pour avoir la clé. Destany indique qu'il se refuse énergiquement à la lui donner.

SCÈNE VI

GERMAINE, LUCIEN.

LUCIEN, *descendant en scène et venant réembrasser sa femme.*

Enfin seuls! (*Un temps.*) Eh bien? qu'est-ce que tu dis de cette surprise? (*Sortant un manuscrit de sa poche.*) Le voilà, mon discours!

GERMAINE, *simulant la satisfaction.*

Ah! Je suis bien contente, mon ami... bien contente!

LUCIEN.

Je n'en doute pas.

GERMAINE.

Au fond, vois-tu, je n'ai jamais vraiment désiré qu'une seule chose, — savoir si tu m'aimais.

LUCIEN.

Tu le sais maintenant?

GERMAINE.

Aussi, à présent, je suis sûre de toi, puisque tu viens de faire à notre amour le plus gros des sacrifices: celui de la tranquillité. C'est exactement pour moi, comme si tu étais ministre Et même, vois-tu, je préfère aujourd'hui que tu ne sois pas ministre.

LUCIEN, *étonné.*

Ecoute, ma chérie, je n'en reviens pas! Comment! depuis notre mariage, tu n'as qu'une seule idée, tu ne poursuis qu'un seul but... faire de ton mari un ministre! Et quand tu es sur le point d'y arriver... Voilà que tu fais machine en arrière!

GERMAINE, *après quelques pas dans la pièce. Sérieuse.*

Tu as raison. Je comprends que tu sois un peu étonné. Mais vois-tu, c'est que j'ai beaucoup réfléchi pendant ces deux jours!

LUCIEN, *surpris.*

Ah!

GERMAINE.

Qui sait si ce n'était pas toi qui étais dans le vrai en me disant que le seul bonheur consistait, pour un mari, à aimer sa femme, et pour une femme, à aimer son mari? Fous! triples fous, ceux qui cherchent autre chose!

LUCIEN, *stupéfait.*

Eh bien, non! Elle est verte, celle-là! Elle est verte!

GERMAINE.

Je t'en conjure! Ne brisons pas notre bonheur! Et puis, Paris m'ennuie à présent!

LUCIEN.

Par exemple! En voilà du nouveau!

GERMAINE.

C'est peut-être parce que je te savais à Pierrefonds, en contemplation devant la belle nature...

LUCIEN, *à part.*

Hum!

GERMAINE.

... Mais ça m'a donné des idées de grand air et d'espace! J'ai besoin de courir la campagne.

LUCIEN, *énervé.*

Et tu commences par la battre!

GERMAINE.

Ne te moque pas! C'est très sérieux!

LUCIEN, *un peu durement.*

Allons! C'est de la folie! Je ne suis pas une girouette, que diable!

GERMAINE.

Alors, j'ai beau te prier, te supplier ?

LUCIEN, *énervé.*

Hier, tu me suppliais dans l'autre sens. Demain ça tournerait encore. Finissons-en. (*Avec autorité.*) Je serai ministre! Il faut que je le sois! Et ce sera une satisfaction pour tout le monde, pour toi, d'abord, quoi que tu en dises, pour moi, pour Est... (*Se reprenant.*) pour le pays!

GERMAINE, *avec éclat.*

Ah! C'est ainsi! Eh bien! non! non! Tu ne seras pas ministre!

LUCIEN, *montrant son discours.*

Qu'est-ce qui m'en empêchera ? D'abord maintenant que j'ai fait mon discours!

GERMAINE.

Tiens! Eh bien, tu peux le prononcer maintenant ton discours!

Elle le déchire en plusieurs morceaux et sort en faisant claquer la porte.

SCÈNE VII

LUCIEN, *puis* CÉLESTIN, *puis* GERMAINE.

LUCIEN, *un instant de stupéfaction, puis il marche dans la pièce avec colère.*

On n'a pas idée! Si je m'attendais à celle-là, par

exemple! (*Il ramasse les morceaux de son discours et va s'asseoir à son bureau.*) Non! mais elle est folle! complètement folle! (*Il essaie de disposer les bouts de papier en ordre.*) Allons! Je vois que je pourrai m'y reconnaître assez facilement! Quelques pages à récrire, voilà tout! Et en recollant, le reste... (*On voit qu'il cherche quelque chose sur son bureau.*) Tiens! où est mon porte-plume? (*Un temps.*) Et mon encrier? (*De plus en plus étonné.*) Et mon papier?... (*Les yeux tombent sur la petite bibliothèque tournante près du bureau.*) Et mes livres? (*Un temps.*) Ah! j'y suis! C'est pour la soirée de jeudi! Mon bureau doit servir de salon de repos... On a déjà commencé à déménager. (*Il sonne.*) Minute! Il sera temps d'enlever ces objets au dernier moment. (*A Célestin qui paraît.*) Donnez-moi mon porte-plume, Célestin, et mon encre... et mon papier... enfin tout ce dont j'ai besoin pour travailler!

CÉLESTIN, *avec une affectueuse sollicitude.*

Oh! monsieur veut travailler?

LUCIEN.

Dame!

CÉLESTIN.

Que monsieur me permette de lui dire qu'il a le plus grand tort .. Après un voyage aussi fatigant!

LUCIEN, *avec hauteur.*

Mais je ne vous permets pas...

CÉLESTIN.

La santé avant tout, pourtant!

LUCIEN.

Mais tout le monde est devenu fou ici! (*Avec colère.*) Célestin, je vous ordonne de me donner de quoi écrire!

CÉLESTIN.

Non. Je supplie monsieur de ne pas m'ordonner ça!... Quand ce ne serait que pour m'éviter la douleur d'avoir à lui désobéir...

LUCIEN.

Célestin, je vous donne vos huit jours! Et si je ne vous renvoie par sur l'heure, c'est uniquement parce que j'ai encore besoin de vous pour la soirée de jeudi.

CÉLESTIN.

La soirée de jeudi! Mais il n'y a pas de soirée jeudi! Ça fatiguerait trop monsieur!

LUCIEN.

Sac à papier!

CÉLESTIN.

C'est moi-même qui ai mis à la poste toutes les cartes que madame a fait imprimer pour la décommander. Tenez! il doit y en avoir encore deux ou trois qui restent.

Il prend un carton dans un des compartiments de la Bibliothèque-tournante et le tend à Lucien.

LUCIEN, *lisant.*

« M. et madame Maréchal auront le vif regret, » pour raisons de santé, de ne pouvoir recevoir jeudi » prochain!... » Tonnerre!

GERMAINE, *entrant par la droite.*

Qu'est-ce que c'est que tout ce bruit?

CÉLESTIN, *en sortant, à part.*

Pauvre madame... Monsieur va la secouer. Et ce qu'elle en fait, ce n'est que pour son bien, pourtant!

LUCIEN, *à Germaine.*

Alors tu me fais passer pour infirme vis-à-vis de tout le monde, même de nos domestiques?

GERMAINE.

Du tout. Je te fournis seulement un prétexte pour avoir à leurs yeux une raison de ne rien faire. Pouvais-je m'imaginer que tu n'en serais pas enchanté ?

LUCIEN.

Et tu décommandes notre soirée sans même me consulter?

GERMAINE.

C'était ton cauchemar, cette soirée... Je pensais donc te faire une surprise agréable.

CÉLESTIN, *entrant.*

Une lettre pour monsieur et une lettre pour madame. C'est urgent, paraît-il. Elles ont été apportées de la Chambre des Députés par cavalier.

Il leur remet à chacun un pli et sort.

LUCIEN, *lisant.*

C'est du Président du Conseil. Je reconnais son écriture.

GERMAINE, *à elle-même, après avoir jeté un regard sur la lettre.*

Moi aussi.

LUCIEN, *ouvrant et lisant.*

« Mon cher député... Dépêchez-vous, avant que » Ribaudeau ne vous coupe l'herbe sous le pied, de » venir au Palais-Bourbon. Il faut qu'avant une » heure d'ici, vous soyez à la tribune. » (*Avec joie.*) Enfin ! Je le tiens donc, mon portefeuille !

GERMAINE, *affolée.*

Mais c'est impossible ! Il y a erreur !

LUCIEN.

Erreur? Pourquoi? (*Il s'est approché et voit la lettre que Germaine tient en main.*) Mais c'est aussi l'écriture

du Président du Conseil! Par exemple! Je suis curieux de savoir ce qu'il peut avoir à te dire à toi!... (Il lui a pris la lettre des mains et la lit tout haut.) « Chère » madame, je suis heureux de pouvoir vous ras» surer. Mon médecin qui est aussi celui de votre » mari et que j'ai vu par hasard tout à l'heure, m'a » affirmé que M. Maréchal se portait comme le Pont» Neuf et qu'il pouvait sans aucun inconvénient, as» sumer la charge d'un Ministère. » (A Germaine, stupéfait.) Alors, tu as été trouver le Président du Conseil, lui-même pour l'empêcher de m'appeler à siéger dans le gouvernement!

GERMAINE.

Et si j'avais su que vous aviez le même médecin, ce n'est pas lui que j'aurais été trouver, c'est le Président de la République !!

LUCIEN.

Fort bien. Je vois que tu tiens à ton idée. Mais ça ne m'empêchera pas de suivre la mienne.

Il sonne.

GERMAINE.

Que vas-tu faire ?

LUCIEN.

Aller au Palais-Bourbon immédiatement !

GERMAINE.

Tu n'as plus ton discours.

LUCIEN.

Je parviendrai bien à le reconstituer... ou j'en improviserai un autre, voilà tout! Rien de plus facile! (Tout en parlant il enlève sa jaquette. — A Célestin qui entre et à qui il tend sa jaquette.) Tenez ! Apportez-moi ma redingote.

CÉLESTIN, prenant la jaquette et sortant par le fond à droite.

Bien, monsieur.

LUCIEN, à Germaine.

Tu vois. Toutes tes manigances ne t'auront servi à rien. (Appuyant sur les mots.) Je prononcerai mon discours!

GERMAINE, elle se frappe le front, comme touchée par une idée, et, sur un ton énigmatique.

Soit! Je renonce à lutter. (A part.) Nous verrons bien!

Elle sort vivement du même côté que Célestin.

LUCIEN, seul, et au public.

Voilà ce qu'on devrait toujours faire avec les femmes. — Leur montrer qu'on est le maître. Ah! si j'avais agi comme ça dès le début de mon mariage!.. Mais voilà déjà deux ans que je serais ministre! (Il se secoue en se frottant les bras.) Ce Célestin va-t-il se dépêcher. J'ai froid comme ça. (A Célestin qui entre.) Eh bien, ma redingote?

CÉLESTIN, l'air ennuyé.

Elle n'est pas là, monsieur.

LUCIEN.

Comment?

CÉLESTIN.

Hier, en la brossant, j'ai vu qu'elle avait une tache énorme. Alors, madame a profité de l'absence de monsieur pour la donner au dégraisseur. — Il avait pourtant bien promis de la rendre ce matin.

LUCIEN.

Donnez-moi mon smoking alors! Allons! vite! Je n'ai pas de temps à perdre.

CÉLESTIN.

Bien, monsieur.

Il sort.

LUCIEN, seul.

Je n'avais pas remarqué que ma redingote était tachée. (Il regarde sa montre.) Mais, je n'ai que le temps, moi! (Criant.) Eh bien? voyons! Ça va-t-il durer deux heures?

CÉLESTIN, rentrant avec l'habit.

Voilà, monsieur.

LUCIEN.

Vite! Aidez-moi!

Il tend un bras. — Célestin l'aide à passer le smoking qui se sépare en deux dans le dos.

CÉLESTIN, poussant un cri.

Oh! Monsieur! Qu'est-ce qui est arrivé!

LUCIEN, après avoir tourné plusieurs fois sur lui-même et s'apercevant de l'accident.

Nom de Dieu! (Après un temps.) C'est madame, n'est-ce pas? qui vient de faire ce coup-là?...

CÉLESTIN.

Oui, monsieur... Mais c'est dans un si bon sentiment!

LUCIEN, au comble de la rage.

Ah! la r... (Il se reprend toutefois devant Célestin et s'efforce de sourire.) la rusée! (A Célestin.) Alors courez me rechercher ma jaquette et mon chapeau... Allons, ouste! Plus vite que ça!

CÉLESTIN.

Bien, monsieur!

Il sort.

LUCIEN, seul.

Et on s'étonne, qu'il y ait des maris qui tuent leur femme... et on s'étonne qu'on les acquitte!

CÉLESTIN, rentrant.

Madame me charge de dire à monsieur qu'elle a caché la jaquette de monsieur, et qu'elle se ferait

plutôt hacher en mille miettes que de dire à monsieur où elle se trouve. Mais, par contre, elle m'a chargé de remettre à monsieur le chapeau qu'il demande.

Il tend un chapeau de soie écrasé comme un accordéon.

LUCIEN, après avoir réprimé un mouvement de colère folle.

Parfait! Parfait! Vous pouvez dire à madame que c'est très bien, tout à fait bien... et qu'elle a gagné! (D'un ton dégagé.) C'est, en effet, un pari que nous avions fait tous les deux... et je l'ai perdu!... (Il campe rageusement le chapeau sur sa tête.) Oui... je l'ai perdu en plein! (Se promenant avec rage dans la pièce.) Et comme vous le voyez, ça ne m'empêche pas de garder ma bonne humeur!

CÉLESTIN.

Je le vois, monsieur... Et je suis bien content. J'avais si peur que monsieur ne soit fâché!

Il sort.

LUCIEN, seul.

Ça y est! Germaine a ce qu'elle veut. Je rate le portefeuille... Seulement elle me paiera ça! (Très agité.) Ah! Je le comprends, ce cri de désespoir du roi Lear : « Mon royaume pour un cheval, disait-il! » — Dix ans de ma vie pour une redingote!

Il est à droite. — A ce moment, la porte du fond s'ouvre et d'Eclanchettes paraît.

SCÈNE VIII

LUCIEN, D'ÉCLANCHETTES, puis GERMAINE.

D'ÉCLANCHETTES.

Personne pour m'annoncer. Ma foi, j'entre.

LUCIEN, bondissant sur d'Eclanchettes.

Voulez-vous me sauver la vie ?

D'ÉCLANCHETTES, un peu étonné.

Bien volontiers.

LUCIEN.

Prêtez-moi votre redingote !

D'ÉCLANCHETTES.

Ma redingote ?

LUCIEN.

Je vous en supplie ! Vite ! Vite ! Nous n'avons que le temps !

D'ÉCLANCHETTES.

Enfin ! s'il y va de votre vie ! (A part.) Je lui dois bien ça... Comme demain je lui prendrai peut-être l'honneur...

Il se laisse enlever sa redingote que Lucien passe à la hâte.

LUCIEN, il a mis la redingote de d'Eclanchettes, mais voit dans la glace son chapeau tout cabossé.

C'est mon chapeau qui ne va pas.

Il enlève le chapeau de la tête de d'Eclanchettes et le met sur la sienne.

D'ÉCLANCHETTES.

Comment ? Il vous faut aussi mon chapeau ?

LUCIEN, qui a couru vers le fond et de la porte.

Oui.

D'ÉCLANCHETTES, à part.

Je viens de le coiffer, c'est de bon augure.

LUCIEN.

Et si vous voyez ma femme, dites-lui que je suis au Palais-Bourbon !

D'ÉCLANCHETTES, seul.

Bizarre ! Enfin ! J'arriverai peut-être à connaître le mot de l'énigme.

GERMAINE, elle entre de droite. A ce moment, d'Eclanchettes, à l'autre bout de la pièce, lui tourne le dos. Elle le voit en bras de chemise et se figurant qu'elle parle à son mari.

Eh bien ? Tu vois que tu n'es pas parti ?.. (D'Eclanchettes se retourne. Elle comprend et pousse un cri.) Oh !

D'ÉCLANCHETTES.

Je comprends votre étonnement, madame, et je vous prie d'excuser ma tenue. Mais il s'agissait de sauver la vie à votre mari qui est parti pour le Palais-Bourbon.

GERMAINE.

Oh ! le lâche ! Et il y a longtemps qu'il est parti ?

D'ÉCLANCHETTES.

A l'instant. C'est à peine s'il est déjà en bas de l'escalier.

GERMAINE, elle court à la fenêtre, l'ouvre et monte sur le balcon.

Oui... le voilà qui sort. Comment l'arrêter ! Ah ! ce seau de peinture !

On entend le bruit d'une flaque de liquide répandue par terre.

LUCIEN, vociférant du dehors.

Qu'est-ce qui a fait ça ? Animal ! assassin !

GERMAINE, elle redescend du balcon, referme la fenêtre et revient en scène.

J'ai visé juste. Mais il n'était que temps, par exemple !

Brouhaha. Tumulte au dehors.

D'ÉCLANCHETTES.

Qu'est-ce qui se passe donc ?

GERMAINE, souriant.

C'est la foule qui discute l'événement. Elle a l'air hostile, la foule.

D'ÉCLANCHETTES.

Alors, si je comprends bien... vous avez jeté sur votre mari...?

GERMAINE.

Un seau de peinture.

D'ÉCLANCHETTES, inquiet.

Et ma redingote alors...?

GERMAINE.

Patience, cher monsieur... Nous allons voir l'effet que ça aura fait sur elle!

SCÈNE IX

D'ÉCLANCHETTES, GERMAINE, LUCIEN.

Lucien paraît au fond. Il est inondé de peinture blanche.

GERMAINE, à d'Eclanchettes.

Tenez! la voilà votre redingote.

D'ÉCLANCHETTES.

Je ne l'aurais pas reconnue.

LUCIEN, à Germaine.

Il paraît que c'est d'ici... qu'on a laissé tomber...

GERMAINE.

Oui... c'est d'ici... Et on n'a pas laissé tomber... on a jeté.

LUCIEN, suffoquant.

Et c'est toi?

GERMAINE.

C'est moi.

LUCIEN, à Germaine avec une rage mal contenue.

Les mots me manquent pour qualifier...

GERMAINE.

Mauvais ça, chez un homme politique.

LUCIEN.

...Cet ignoble attentat !..

D'ÉCLANCHETTES, à part.

Le fait est que c'est une sale farce qu'elle lui a faite... et à moi aussi.

LUCIEN, même jeu.

Alors! Tu n'as pas eu honte, pour arriver à tes fins, de recourir à de pareils procédés! d'employer des moyens de bas vaudevilles dont rougirait le Palais-Royal ! Prends garde! La patience du mari le plus patient a des limites!

GERMAINE, après un temps. Elle sonne.

En effet, tu as raison... Je reconnais que ma plaisanterie a dépassé les bornes.

D'ÉCLANCHETTES, à part.

Mais elle a atteint ma redingote.

GERMAINE.

Ce n'est d'ailleurs pas par de pareils moyens qu'il me plairait d'obtenir gain de cause. Tu peux encore arriver à temps à la Chambre pour prononcer ton discours. Donc, libre à toi d'y aller!

LUCIEN.

Enfin !

GERMAINE, à Célestin qui entre.

Apportez à monsieur sa redingote... Et en reconduisant monsieur d'Eclanchettes, (Elle désigne d'E-

clanchettes.) faites-le passer par le cabinet de toilette de monsieur, pourqu'il choisisse un vêtement et un chapeau.

D'ÉCLANCHETTES.

Ah! Madame! Que de remerciements!

GERMAINE, à d'Eclanchettes.

Et ne me jugez tout de même pas trop mal, je vous en prie, sur cette farce d'un goût un peu douteux.

D'ÉCLANCHETTES.

Ah! vous juger mal, moi, madame!

Il lui baise la main et sort avec Célestin par la droite au fond.

SCÈNE X

GERMAINE, LUCIEN.

GERMAINE.

Eh bien, maintenant, je te l'ai dit, tu vas pouvoir partir.

LUCIEN.

Ce n'est pas trop tôt que tu te montres raisonnable.

GERMAINE, sérieuse.

Seulement, je te préviens. Si tu pars, j'en conclus que tu ne m'aimes pas, que tu en aimes une autre, — et je te trompe avec le premier homme que je rencontre. (Lucien hausse les épaules.) Je te le jure, c'est très sérieux. Si tu sors de cette pièce pour aller prononcer ton discours, je considère que je ne suis plus rien pour toi et je me jette au cou du premier imbécile venu.

SCÈNE XI

GERMAINE, LUCIEN, D'ÉCLANCHETTES.

D'ÉCLANCHETTES, *entrant par la gauche, habillé.*

C'est encore moi. Pardon de vous déranger. (*A Lucien.*) Mais dans la redingote que vous avez sur vous, j'ai laissé mon portefeuille,..

LUCIEN.

Oh! Pardon!

Il prend le portefeuille qu'il a sur lui et le donne à d'Eclanchettes.

D'ÉCLANCHETTES.

Je vous remercie, cher monsieur, (*A Germaine.*) madame...

Il fait mine de se retirer.

GERMAINE, *à d'Eclanchettes.*

Un instant, cher monsieur... j'ai besoin de vous encore un instant. (*A Lucien.*) Qu'est-ce que tu décides ?

LUCIEN, *décidé.*

J'irai à la Chambre.

GERMAINE.

Soit ! (*A d'Éclanchettes.*) Cher monsieur, je vous ai causé tout à l'heure... et bien malgré moi, un vif désagrément. Il est juste que je vous donne en retour, une compensation. La voici.

Elle l'embrasse.

D'ÉCLANCHETTES, *abasourdi.*

Oh! madame... je... (*A part.*) Devant son mari! Est-elle bête!

LUCIEN, à d'Eclanchettes.

Cher monsieur, ma femme vient de vous décerner une des plus hautes distinctions dont elle dispose. — Souffrez que j'imite son exemple.

D'ÉCLANCHETTES.

Comment? Vous voulez m'embrasser aussi?

LUCIEN.

A ma façon.

Il le gifle.

D'ÉCLANCHETTES, furieux.

Monsieur!

LUCIEN.

Il suffit. J'attends vos deux témoins.

D'ÉCLANCHETTES.

Deux témoins, monsieur! Pour une pareille injure! Je vous en enverrai trois!

LUCIEN.

Comme vous voudrez.

Célestin est arrivé à ce moment. Lucien enlève sa redingote maculée, la lui donne et endosse une jaquette propre. Pendant ce temps, Germaine va vers d'Eclanchettes et lui parle à l'oreille. D'Eclanchettes sort en même temps que Célestin. Lucien et Germaine restent seuls.

SCÈNE XII

GERMAINE, LUCIEN, puis CÉLESTIN.

LUCIEN, à Germaine.

Qu'est-ce que tu lui disais tout bas?

GERMAINE.

De ne pas s'éloigner. J'aurai besoin de son bras pour quitter la maison.

LUCIEN.

Je le tuerai, ton amant!

GERMAINE.

A savoir. D'ailleurs, il ne l'est pas encore, mon amant. Mais il va l'être.

LUCIEN, *après un temps.*

Soit! A partir de maintenant, nous ne sommes plus rien l'un pour l'autre. Nous allons divorcer. Et tu pourras même l'épouser ton d'Eclanchettes, si le cœur t'en dit. Mais je veux savoir, tu entends, pourquoi le fait, pour moi, de devenir ministre, signifie à tes yeux que j'ai cessé de t'aimer.

GERMAINE.

Parce que ce n'est pas mon influence personnelle qui te pousse à prendre le pouvoir : elle s'y est usée vraiment... C'est celle d'une autre. Et voilà ce que je ne veux pas admettre!

LUCIEN.

D'une autre? De quelle autre?

GERMAINE.

De mademoiselle Lecardon.

LUCIEN, *après un sursaut, feignant de ne pas comprendre.*

Tu dis? Mademoiselle Chardon? Lardon?

GERMAINE.

Ne fais donc pas l'imbécile! Mademoiselle Estelle Lecardon, 29, rue Cardinet.

LUCIEN, *avec aplomb.*

Et si je te jurais que je ne t'ai jamais trahie!

GERMAINE.

Eh bien, je me demanderais si tu n'as pas rencontré quelque part... les ciseaux de la censure. Quand

un homme comme toi s'en va pour quarante-huit heures avec une femme... Non, vois-tu... J'aime mieux, pour mon amour-propre, que tu m'aies trahie...

LUCIEN.

Mais je te jure, Germaine, que tu as été trompée!

GERMAINE.

Nous sommes d'accord. Allons! qu'est-ce que tu attends? Ta folle maîtresse doit piaffer. Elle a besoin de ton éloquence.

LUCIEN.

Mon éloquence? Elle est en train de recevoir une douche, mon éloquence!

GERMAINE, *furieuse.*

Mais avoue donc, voyons! avoue donc! Ce sera plus digne... Je t'assure... Tu as l'air d'un serin comme ça!

LUCIEN, *se redressant.*

Eh bien, oui, là... puisque tu veux le savoir... Je t'ai trompée, c'est vrai! Mais si tu pouvais te douter dans quelles conditions! Presque malgré moi... Il me semblait qu'une main invisible...

GERMAINE, *vivement.*

Je ne te demande pas de détails. Cours! Cours vite! Le portefeuille est là, à portée de ta main!

LUCIEN, *dans un cri.*

Ah! flûte pour le maroquin! Je n'en ai plus envie du tout! Ma Germaine avant tout, na! Parce que je n'aime qu'elle au fond... Et si elle devait me quitter.. Tiens! Rien que cette idée-là!... Ah! (*Implorant.*) Voyons! dis-moi que tu me pardonnes... que tu me r'aimes!

Il la prend dans ses bras.

GERMAINE, après quelques façons.

Eh bien, oui... Je te r'aime... parce que dans toute cette affaire-là... tu me fais l'effet d'avoir été plus bête que coupable.

CÉLESTIN, entrant.

Monsieur d'Eclanchettes fait demander à madame s'il peut disposer. Il dit qu'il voudrait aller voir son médecin : il a une fluxion.

GERMAINE.

Faites-le entrer tout de suite !

Célestin sort.

LUCIEN, à Germaine.

C'est vrai ! Nous allons nous battre !

GERMAINE.

Jamais de la vie !

SCÈNE XIII

LUCIEN, GERMAINE, D'ECLANCHETTES.

D'Éclanchettes paraît, la tête enveloppée d'un mouchoir.

GERMAINE, allant au devant de lui.

Cher monsieur... je suis désolé ! Quand je pense que vous pourriez risquer votre vie pour une simple gaminerie de ma part... un pari sans importance que j'avais fait.

D'ÉCLANCHETTES.

Quel pari ?

GERMAINE.

Celui d'embrasser le premier imbécile qui entrerait.

D'ÉCLANCHETTES, *froissé.*

Ah! Vraiment?

GERMAINE, *vivement.*

C'est vous dire que ce baiser ne vous était même pas destiné. Il y eu erreur sur la personne.

D'ÉCLANCHETTES.

Et pour la gifle?

GERMAINE.

Aussi.

D'ÉCLANCHETTES.

Ça ne fait rien. Je veux une réparation par les armes ou des excuses de votre mari.

GERMAINE.

Des excuses de mon mari... Mais ce ne serait pas suffisant! Je vous offre les miennes et l'expression de ma profonde reconnaissance pour votre amitié et votre dévouement.

D'ÉCLANCHETTES.

Enfin... soit... Pour vous être agréable... Mettons qu'il ne s'est rien passé.

LUCIEN, *tendant la main à d'Éclanchettes.*

Brave ami, va!

D'ÉCLANCHETTES, *à Lucien.*

Mais sapristi! Vous n'avez pas la main légère! Il est vrai que vous ne pouviez pas savoir que j'avais justement un commencement de fluxion.

LUCIEN, *sur un ton d'affectueux reproche.*

Mais, c'est de votre faute aussi, cher ami... Vous ne prévenez pas!

D'ÉCLANCHETTES.

Soyez tranquille... une autre fois, je prendrai mes

précautions ! (En s'en allant.) Mais vous permettez ! n'est-ce pas ? Ça m'élance. Ça m'élance ! J'aspire après le coup de bistouri !

Il sort vivement.

SCÈNE XIV

GERMAINE, LUCIEN, ISIDORE.

ISIDORE, entrant par le fond, air joyeux.

Ah ! quelle chance de vous trouver ici tous les deux, pour pouvoir vous annoncer la grande nouvelle ! Je me marie.

LUCIEN.

Bah !

ISIDORE.

Avec mademoiselle Estelle Lecardon.

GERMAINE.

Hein ?

ISIDORE.

Oui. Je viens de voir Estelle, elle m'a tout expliqué.

GERMAINE et LUCIEN, en même temps, avec curiosité.

Ah !

ISIDORE, à Lucien.

Vous n'êtes pas partis ensemble.

GERMAINE et LUCIEN, stupéfaits.

Ah !

ISIDORE.

Vous êtes partis en même temps... ce qui est bien différent. Elle était, elle, dans les « Dames seules » et elle est descendue à Chantilly où l'avait appelée

par dépêche sa vieille nourrice qui se sentait très malade.

LUCIEN, après un coup d'œil significatif, à Germaine.

Voilà ! Tout s'explique !

ISIDORE.

Bien entendu. Ma femme renonce au théâtre.

GERMAINE.

Ah ! quel dommage au point de vue de l'art !

ISIDORE, vivement.

... Mais ça ne veut pas dire que, dans l'intimité, et pour moi, elle cessera tout à fait de jouer la comédie.

GERMAINE, petit coup d'œil significatif à Lucien.

Comment pourrait-il en être autrement ?

ISIDORE.

Et quand pourrai-je venir avec ma femme vous faire notre visite officielle ?

LUCIEN, vivement.

Ah ! ça, impossible, mon ami ! Nous partons demain chez nos parents en Bourgogne, et ensuite nous avons l'intention de voyager longtemps... très longtemps...

ISIDORE.

Alors, le maroquin ?

GERMAINE, souriant.

Nous en faisons une valise.

Rideau.

FIN

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine.— A. Pichat.

A LA MÊME LIBRAIRIE

ALBERT GUINON

LE PARTAGE

Pièce en trois actes. — *Prix*. . . . .

ÉMILE VEYRIN

L'EMBARQUEMENT POUR CYTHÈ

Comédie lyrique en quatre actes, en vers. — *Prix* . . . . . .

L. MARSOLLEAU & M. SOULIÉ

LE ROI GALANT

Comédie dramatique en quatre actes, en vers. — *Prix* . . .

ALEXANDRE BISSON & J. BERR DE TURIQUE

LES TROIS ANABAPTISTES

Comédie en quatre actes. — *Prix*. . . . .

PIERRE WOLFF

LE SECRET DE POLICHINELLE

Comédie en trois actes. — *Prix* . . . .

J. BERR DE TURIQUE

LE MAROQUIN

Comédie en trois actes. — *Prix* . . . .

ANDRÉ PICARD

LE PROTECTEUR

Comédie en un acte. — *Prix*. 1

TRISTAN BERNARD

DAISY

Comédie en un acte. — *Prix*. 1

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-S-SEINE. — A. PICHAT.


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 16 03 16 007 5